

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## LETTRES A NATHALIE

### TROISIÈME LETTRE

#### SUR LA LECTURE

J'ai toujours professé qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille. Particulièrement, je ne pense pas qu'il me soit arrivé bien souvent de renvoyer au jour d'après la continuation d'une lettre lorsque je me sentais encore la plume dans la main.

C'est là cependant ce que j'ai fait la dernière fois que je vous ai écrit, & vous voyez, par la date de la présente, qu'on ne réussit pas à différer ainsi. Il y a, en effet, huit bonsjours que vous avez dû lire mes dernières réflexions sur le gouvernement de notre esprit, & peut-être n'avez vous plus guère présentes mes remarques.

Je ne saurais exiger, cependant, que vous ayez, à la façon d'un négociant ou d'un diplomate, toute ma correspondance devant vos yeux. Je me contenterai donc, pour suivre mes raisonnements, du vague souvenir qui aura pu survivre dans votre mémoire.

Notre esprit, vous disais-je, nous obéirait bien

plus facilement, & ne s'aviserait pas de nous résister avec tant d'obstination, si nous l'avions accoutumé à une discipline plus sévère. Notre tort est de l'abandonner à lui-même, sans lui imprimer aucune direction, & sans le soumettre à aucun exercice; puis, lorsqu'il se dérobe & s'enfuit, pour ainsi dire, nous avons la bonhomie de nous en étonner & l'injustice de lui en faire un reproche.

Je n'ignore pas, Nathalie, qu'on ne saurait continuer pendant toute sa vie les travaux de grammaire ou de littérature qui nous ont servi durant notre jeunesse à façonner notre intelligence; mais il nous reste encore une ressource pour ne pas perdre ce que nous avons appris.

La lecture représente, pour la plupart des hommes, le seul emploi qu'ils consentent à faire encore de leur esprit. C'est là, & là seulement, qu'ils trouvent à étendre leurs connaissances, à entretenir ou à fortifier leur raisonnement, à cultiver un peu leur mémoire, à exercer leur esprit de critique.

Le malheur est que cette dernière occasion de s'instruire, ce dernier moyen de se retenir sur la pente de l'ignorance & des préjugés n'apparaît à beaucoup d'entre eux que comme une espèce de divertissement. Ils consentent encore à lui demander des distractions, mais non point des enseigne-



ments. Vous les feriez sourire si vous leur parliez de pratiquer la lecture comme un complément indispensable & naturel de leur éducation, comme une ressource suprême pour défendre leurs facultés de l'erreur ou de la faiblesse.

Lire, pour eux, c'est prendre au hasard dans une bibliothèque mal choisie ou l'étalage d'un marchand un volume que l'éclat de sa reliure, la bizarrerie de son titre, une simple rencontre de la main leur a fait ouvrir de préférence. Tant mieux pour l'auteur s'il a le talent de retenir, sur les pages entrevues, ces esprits errants & distraits. C'est à lui, suivant le langage peu élégant mais énergique de notre temps, à *empoigner* ses lecteurs. L'écrivain de nos jours n'en est plus à adresser la parole à *l'auditeur bienveillant*, comme on le pratiquait dans les préfaces du dix-septième siècle. Il faut maintenant faire violence à l'inattention & arracher un homme à lui-même, pour en obtenir, par surprise, une heure ou deux de présence d'esprit.

Nous en sommes venus à ce point, ma chère Nathalie, qu'il faut louer encore ce mode de lecture, & savoir quelque gré à ceux qui s'en remettent au hasard pour le choix des pages dont leur oisiveté se nourrit. S'ils risquent de tomber sur quelque œuvre insipide & dangereuse, au moins n'est-il pas impossible qu'ils rencontrent d'aventure un travail de quelque mérite, de quelque portée. Leur esprit n'est peut-être pas incapable de se laisser prendre au véritable mérite littéraire, & peut-être le hasard de cette heureuse fortune va leur laisser le goût de lectures plus profitables & moins frivoles.

Il est triste de recommander ainsi le hasard à des intelligences raisonnables & capables assurément de se décider sur de meilleurs motifs. La vérité est pourtant que les gens du monde se laissent presque toujours conduire dans leurs choix par des considérations inférieures encore.

Le plus souvent, ce n'est pas même la curiosité qui nous attire, mais tout simplement une vanité sottise qui nous suggère de ne point demeurer étrangers au livre à la mode. Il est de bon ton de le connaître. Si nous ne nous montrons pas au courant, nous passerons bien vite pour des gens arriérés. Nous quittons tout pour nous imposer une lecture qui nous ennuie lorsqu'elle ne nous révolte pas.

La mode ne s'est jamais piquée d'être fort morale, pas plus dans les vêtements que dans les usages, & pas plus dans les usages que dans les lectures.

Nous savons donc fort bien d'avance, lorsque nous faisons prendre le nouveau roman chez notre libraire, que la pensée en est suspecte, l'intrigue compromettante, le dénouement scandaleux; que l'auteur a compté, au nombre des éventualités de son succès, sur telle ou telle page qu'une morale même complaisante lui conseillait de retrancher ou d'adoucir. Il n'importe : nous ne sommes plus

des enfants. L'inconvénient de paraître indifférents à cette vogue éphémère d'un ouvrage sans valeur nous entraîne à passer par-dessus notre délicatesse aussi bien que par-dessus notre indifférence.

Il y a peu de personnes, ma cousine, qui, arrivées là, ne reçoivent de la lecture elle-même le châtement de cette mauvaise action. Tandis qu'il leur fallait un certain effort pour supporter telle ou telle peinture trop vive, telle ou telle réflexion choquante, elles ne s'aperçoivent pas qu'elles arrivent bien vite à ne plus s'en offenser autant. Elles s'habituent à ces mauvais propos, comme le fait malgré lui un homme de bonne compagnie, égaré dans une société trop libre ou trop inférieure. Je n'oserais affirmer que le châtement ne devienne pas plus terrible encore. Qui sait si bien des gens ne finissent point par trouver dans ces chapitres équivoques, un plaisir âcre & malsain? Il y a des fils de famille qu'une suite de faiblesses a entraînés dans l'ivresse du dernier peuple.

Pardonnez-moi, ma chère cousine, de me laisser emporter par mes réflexions, si loin de vous & si loin de vos pensées. Ce sont là des sujets qui ne se sont jamais présentés à votre esprit & dont une plus longue expérience de la vie vous révélerait seule le triste intérêt & la redoutable portée.

Je me hâte, Nathalie, de revenir au côté pratique & applicable de la question, au profit que notre esprit peut tirer de lectures bien conduites.

Je voudrais qu'au lieu de s'en remettre au hasard, à la curiosité, à la mode, chacun prît soin de choisir lui-même un ouvrage en rapport avec ses goûts, ses occupations, la tournure de son esprit & sa situation sociale. Quand je dis choisir lui-même, je m'entends, Nathalie, & vous m'entendez aussi sans plus d'explications. On ne saurait, en effet, choisir en parfaite connaissance de cause un livre dont on n'a pas encore entrevu le premier mot. Le titre n'est le plus souvent qu'une enseigne menteuse, ou un appât habilement rédigé, sur les conseils de l'éditeur, pour attirer la vente. La critique, à bien peu d'exceptions près, n'est qu'un acte de complaisance obtenu de la camaraderie, lorsqu'elle n'est pas un mensonge brutal ou une réclame commerciale composée par l'auteur lui-même & payée par le libraire.

Le plus sage, ma chère Nathalie, est donc de s'adresser, comme vous le faites, à des personnes instruites ou expérimentées qui vous conseillent à coup sûr. C'est d'après leur recommandation seulement que vous accueillerez un écrivain. Vous n'avez rien à gagner à courir les aventures avec des livres inconnus & sans garanties.

Ce conseil de prudence n'implique en aucune manière l'obligation ni le conseil de ne lire jamais que des œuvres sévères et moroses. Loin de moi cette pensée. L'avantage est ici précisément que la même occupation se prête avec une égale complaisance au délassement d'un esprit trop tendu, aussi bien qu'au recueillement d'une intelligence trop dissipée.



Bien loin de vouloir vous confisquer & vous retenir perpétuellement dans quelque étude difficile & abstraite, je vous recommanderai, au contraire, Nathalie, comme j'ai déjà eu occasion de le faire à tant de personnes, d'avoir toujours en même temps sous la main & à l'état de lecture commencée, deux ouvrages de natures très-diverses, de façon à répondre sans cesse au mouvement de votre pensée & à cette succession d'états par laquelle ne cesse de passer l'âme humaine.

Quelque diverses & quelque multipliées que paraissent être les métamorphoses de notre esprit, elles vont toujours du repos à l'action ou de l'action au repos.

Tantôt nous éprouvons au dedans de nous comme un vide & comme une inanition. Nous demandons pour nos facultés une nourriture forte. Nous les sentons disposées à l'activité & à la méditation. Un peu d'effort ne nous déplairait pas. Nous ressemblons à cet homme vigoureux & exubérant qui étend les bras au sortir de son sommeil, & cherche un fardeau à soulever, seulement pour rétablir l'équilibre de ses muscles & la circulation de son sang.

Il ne faut ni perdre ni négliger ces vellétés de travail, ces poussées de séve intellectuelle. Si l'on en est réduit, quand sonne cette heure favorable, à parcourir sa maison ou à remuer sa bibliothèque pour y découvrir un auteur sérieux, l'ardeur s'éteint pendant que le temps se passe; l'esprit est retombé dans son apathie avant d'avoir trouvé le temps de s'employer.

Il convient donc d'avoir, en pareil cas, une place disposée & un volume tout prêt. Lorsqu'il ne vous restera qu'à ouvrir votre auteur à la page commencée, vous n'aurez plus qu'à utiliser votre désir & à suivre votre impulsion, sans que rien la ralentisse ou la disperse.

Les lectures sérieuses, lorsqu'on y est revenu & qu'on les a suivies avec persévérance, attachent plus étroitement & font naître dans l'âme un intérêt plus solide que les lectures frivoles. Elles s'emparent vraiment de notre pensée. Elles nous fournissent un aliment durable, tandis que des intrigues puériles, des aventures sans fondement, des complications ridicules & extravagantes ne font que passer à travers l'esprit sans y laisser même de souvenir.

Toutefois, Nathalie, malgré ma prédilection un peu exclusive pour cette forte nourriture de l'âme, je reconnais de bonne grâce que la distraction est, en définitive, aussi nécessaire à l'esprit humain que le travail lui-même. Je ne saurais donc trouver mauvais que cette éventualité soit prévue & ce besoin satisfait.

Choisissez avec le même soin & sur des conseils non moins autorisés, un ouvrage qui réponde à cet instinct du délassement & du repos. Mais ne vous y trompez pas, ma cousine. Bien qu'il s'agisse d'une pure distraction, je vous le répète, n'y apportez pas moins de précautions & de prudence

qu'au choix d'un traité de théologie ou de méta physique. C'est justement lorsqu'il s'agit d'écrivains moins savants & moins profonds, qu'on les accueille à la légère, qu'on s'en remet aux indications les plus étourdies & souvent les moins recommandables.

La plus vulgaire sagesse commande de ne point s'abandonner, même au moment du repos & du loisir, au péril de quelque œuvre compromettante. Un esprit honnête & délicat ne laisse pas de trouver quelque profit, même dans ses distractions & ses délassements.

Pourquoi n'aurions-nous pas le courage de prendre ouvertement le parti de notre intelligence contre les suggestions de notre paresse ou les révoltes de notre amour-propre ?

Il nous serait facile de donner tout son effet à ce travail ou à ce plaisir de nos lectures, en prenant la peine d'écrire quelques lignes de temps en temps à propos des pages que nous venons de parcourir. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rien qui ressemble ni à une analyse ni à une critique. Il suffira de mettre sur le papier & seulement pour nous-mêmes, sans aucune prétention de style ni aucun parti pris de jugement, quelques-unes des réflexions qui nous seront indubitablement venues. Le meilleur moyen de donner de la consistance à sa propre pensée, c'est de la représenter au-dehors & de se la rendre visible, ne fût-ce que dans quelques notes hâtives & inachevées.

C'est une bonne fortune pour la jeunesse de naître dans un milieu intelligent & élevé, où toute conversation porte avec elle son fruit & son exemple, une idée dont elle vous enrichit, un modèle qu'elle vous laisse. De pareils rapports de société agissent à la façon d'un enseignement continu, où se forment et s'achèvent les cœurs en même temps que les esprits. Pourquoi ne pas chercher & accueillir, dans le passé, cette société des grands hommes qui nous ont laissé le meilleur de leur esprit ? La lecture est ainsi une école toujours ouverte de supériorité.

Votre affectionné cousin,  
ANTONIN RONDELET.

---

#### QUATRIÈME LETTRE

---

#### SUR L'INCONVÉNIENT DES CARACTÈRES FACILES

---

Ma chère Nathalie,  
Je me suis demandé si votre lettre, à laquelle je réponds, comme vous le voyez, sans perdre une minute, témoignait de votre irritation ou de votre douleur; si vous aviez assez de courage pour vous



féliciter d'être reprise, ou trop d'amour-propre pour supporter les observations.

J'ai d'abord éprouvé quelque surprise en apprenant que vous passiez auprès de vos deux tantes pour apporter dans les relations de chaque jour un caractère difficile & onéreux à ceux qui vous entourent. Enfin vous mettez le comble à mon étonnement en me racontant que le plus âgé de vos deux oncles, le respectable monsieur Desmortiers a attaché assez d'importance à cette observation pour vous prendre à part, & vous avertir avec quelque solennité de cette aigreur de caractère qu'on vous reproche.

Je n'accepte pas du tout, ma chère Nathalie, le rôle que vous semblez me destiner dans toute cette affaire. Je ne saurais prononcer entre vos tantes & vous cette sentence définitive que vous paraissiez attendre. Cette attitude d'arbitre ne me convient pas, & quand j'aurais la présomption de la jouer, il me manquerait toujours une connaissance suffisante des faits. Je mettrais encore à Boulogne au lieu d'être revenu à Paris, que je n'en serais pas beaucoup plus avancé. Pour assister à ces imperceptibles épisodes de la vie intérieure & avoir le droit d'en porter un jugement, il faut absolument vivre sous le même toit, non pas seulement pour quelques jours & en passant, mais d'une façon suivie et permanente.

Cependant, ma chère cousine, si vous me pressiez trop & si vous me réduisiez à la nécessité de dire ce que je pense, je me résoudrais à vous avouer, sans plus ample informé comme sans plus de réserve, que je n'hésite pas à donner raison à vos tantes, & tort à vous-même par conséquent.

Jugez, Nathalie, combien il faut que je vous aime pour vous dire en face des choses pareilles, à vous qui, dans votre famille, auprès de vos parents & de votre frère, passez à bon droit pour la jeune fille la plus douce & la plus commode à vivre qu'il soit possible de trouver.

Vous voyez que je ne méconnaissais pas votre bonne réputation. Je sais que votre douceur ne s'est jamais démentie, votre aménité & votre bonne grâce jamais oubliées; & cependant, malgré toutes ces preuves d'un caractère facile & aisé, voici que vos tantes vous reprochent la difficulté de vos relations, & que votre oncle, homme grave s'il en fut, appuie de son incontestable autorité les reproches qu'on vous adresse.

Je crois, ma chère enfant, pouvoir vous donner le mot de l'énigme.

Ne nous arriverait-il pas, Nathalie, de nous attribuer le mérite de certaines qualités que nous devons peut-être, en grande partie, à ceux-là qui nous entourent?

Voulez-vous me dire s'il est possible, non pas de découvrir, mais de rêver une existence plus heureuse, plus paisible, plus adorée que la vôtre?

Un pareil milieu ne suffirait-il pas pour adoucir & pour éteindre les aspérités du caractère le plus revêché & le plus inabordable? Reste-t-il encore

une place au caprice, à la mauvaise humeur, au mécontentement, lorsqu'une famille entière semble faire son étude de prévenir tous vos désirs, de vous épargner toute contradiction, d'écarter de vous tout sujet de contrariété?

Demandez-vous, Nathalie, avec cette haute impartialité d'un caractère généreux qui rougirait de se mentir sciemment à lui-même, si cette parfaite égalité pour laquelle on vous admire, cette inaltérable douceur dont on vous fait un mérite, ce sourire & cet épanouissement ne doivent rien à la tendresse dont vous êtes prévenue & entourée. Si le roseau vivait dans une atmosphère immobile & préservée soigneusement de toutes parts contre le moindre souffle de la brise, j' imagine qu'il lui arriverait de vanter sa rigidité & sa résistance, alors que le vol d'un papillon ou le froissement d'une mouche suffisent pour faire trembler jusqu'à sa racine.

Tous ceux qui vous entourent, Nathalie, votre père, votre mère, votre frère constituent autour de vous comme une atmosphère factice. De même que la baguette des fées créait à commandement pour leurs favoris des palais inimaginables & tout un monde d'enchantements, de même cette affection si vive, cette tendresse si dévouée au milieu de laquelle la Providence vous a fait vivre, constituent autour de vous un univers moral supérieur au nôtre & capable de vous faire perdre de vue même la nécessité de vous résigner & de souffrir.

Votre mère, ma chère Nathalie, n'est pas seulement une femme parfaite suivant le monde, c'est encore, dans toute la force du terme, une véritable sainte. Je n'ai jamais vu porter si loin le détachement de soi-même. Elle joint à cet esprit de sacrifice je ne sais quelle fierté & quelle susceptibilité humaine, qui lui fait redouter par-dessus tout de demander & presque d'accepter un service. Elle se hâte de refuser ce qu'elle désire le plus ou d'abandonner ce qui lui tient le plus au cœur, dès qu'elle peut vous soupçonner d'avoir une volonté contraire. A cette seule pensée qu'elle vous demanderait une renonciation ou un effort, elle se hâte de vous céder avec tant de rapidité & de bonne grâce, que vous ne savez plus démêler ce sacrifice & que vous oubliez de lui en savoir gré.

Je pourrais presque vous en dire autant de votre père & de votre frère. Ils conspirent tous les deux à votre félicité, & semblent n'avoir pas d'autre préoccupation en ce monde que d'écarter de vos pas tout ce qui pourrait se mettre au devant de votre soleil. Chacun d'eux apporte à cette douce tâche les qualités qui sont propres à son âge & à la nuance particulière de sa tendresse pour vous: votre frère, une sorte d'ardeur & d'empportement juvéniles, quelque chose de l'intrépidité chevaleresque du Cid, tempérée d'une agréable nuance de don Quichotte; votre père, cette inépuisable indulgence de l'homme supérieur à qui une longue expérience & une haute raison ont appris la vie, & qui dépense, au profit exclusif de son enfant,



tout ce que les années lui ont enseigné de patience & de tendresse.

Il n'est pas jusqu'à votre domestique, Françoise, qui, après avoir, pour ainsi dire, élevé votre mère, n'ait reporté sur vous une affection rendue plus vive & plus dévouée par les sacrifices mêmes du passé. Françoise, qui paraît à tout le monde un peu dure & un peu acariâtre, a trouvé le moyen de se refaire un autre caractère à votre usage. Elle a deux physionomies, dont la meilleure & la plus débonnaire n'est connue que de vous seule. Elle dépense pour sa chère Nathalie toute la patience & toute la douceur qu'elle a pris depuis longtemps l'habitude d'économiser avec les autres.

Je n'ai pas attendu à aujourd'hui, ma chère cousine, pour me demander si vous n'étiez pas, malgré votre excellente nature & en dépit de l'affection éclairée de ceux qui vous entourent, dans la meilleure de toutes les conditions pour devenir ce que l'on appelle à si juste titre *une enfant gâtée*.

Je me suis donc demandé, pardonnez-moi la crudité de l'expression, si vous ne vous étiez pas fait, comme il arrive à beaucoup de jeunes filles, un petit égoïsme à votre usage particulier. J'entends un égoïsme décent, convenable, parfaitement inoffensif à le regarder du dehors, & choquant seulement pour ceux qui prennent la peine d'aller au fond des choses.

Vous comprenez, ma chère Nathalie, que je ne saurais m'introduire en observateur, entre vos parents & vous, jusque dans l'intimité la plus secrète du foyer domestique. Mes jugements ne peuvent donc reposer que sur des remarques de médiocre importance & sur des raisonnements un peu lointains. Tels qu'ils sont cependant, je vous les sou mets & je m'en rapporte à vous-même pour m'apprendre si j'aurais eu l'heureuse fortune de me tromper.

J'ai déjeuné & diné assez souvent à votre table, en tous lieux & en toute saison, pour avoir pu constater l'habitude où vous êtes d'arriver presque toujours la dernière. Je ne dirai pas que vous vous fassiez attendre; votre retard ne va pas jusque-là, & vous comprenez vous-même ce qu'il y aurait d'inconvenant à ce sans-gêne; mais enfin, vous arrivez toujours de telle sorte que les autres, pour me servir de l'expression de Louis XIV, on *failli* vous attendre. Vous n'avez pas ce parti pris, cet empressément de bon goût qui, au premier avertissement, au premier coup de la cloche, vous ferait quitter, sans une minute d'hésitation ni de retard, votre aiguille, votre plume, votre livre.

C'est là, me direz-vous, Nathalie, un bien léger symptôme. Vous avez raison, & j'aurais mauvaise grâce d'y attacher une importance démesurée. Cependant, sans aller trop loin, j'ose en conclure que vous vous êtes accoutumée, chez vous, à ne dépendre de personne, à ne prévenir personne, à suivre votre petit chemin, à continuer vos petites habitudes, sans vous inquiéter d'aucun obstacle ni d'aucun dérangement. Vous avez organisé

votre existence avec une symétrie & une méthode parfaites. Tout s'y trouve arrangé pour répondre aux exigences de vos devoirs comme aux penchants de vos goûts, & toutes ces combinaisons vous sont devenues tellement familières, grâce à la liberté que vous avez eue de ne point vous en départir, à la paix que vous avez goûtée, à la protection indulgente dont vous avez été environnée, que vous en êtes venue peut-être à regarder comme une affaire d'État d'en faire le sacrifice ou d'y apporter le moindre changement, même pour de graves motifs.

En voulez-vous la preuve, Nathalie?

Votre père m'a demandé, il y a quelques mois déjà, si je ne pourrais pas lui procurer un secrétaire intelligent qu'il occuperait une ou deux heures par jour, & plus particulièrement le soir après le dîner. Il s'agissait, non pas de remettre au net un travail déjà achevé, mais d'écrire sous sa dictée un rapport dont il est chargé comme arbitre. L'affaire était assez compliquée pour demander plusieurs semaines de ce travail commun.

Un secrétaire tel que le voulait votre père, n'est pas chose facile à trouver, surtout quand, au lieu de l'occuper toute la journée, il s'agit de réclamer seulement ses services pendant un temps aussi court. Je me permis donc de répondre, comme une chose toute naturelle, & allant, pour ainsi dire, de soi, que vous me paraissiez, Nathalie, dans les meilleures conditions pour lui rendre ce service, & qu'assurément vous vous en feriez un plaisir.

Pardonnez-moi ma franchise, Nathalie; mais ces choses-là veulent absolument ou ne pas être abordées, ou bien être racontées tout entières. A ce moment, votre père parut très-embarrassé; une légère rougeur lui monta aux joues. Il me répondit, en balbutiant, qu'un pareil travail aurait bien peu d'attrait pour une jeune fille, que ce serait lui imposer un grand assujettissement; bref, qu'il me priait de vouloir bien continuer mes recherches, de façon à lui découvrir le secrétaire qu'il me demandait de nouveau.

Je dois vous dire, Nathalie, que cette conversation entre votre père & moi, quoique réduite, comme vous le voyez, à des indications de sa part & à des conjectures de la mienne, me laissa dans l'esprit une certaine tristesse & quelque mécontentement contre vous. Je demeurai persuadé, peut-être à tort, que votre père vous avait adressé quelque chose qui ressemblait à une demande, & qu'à votre tour, vous lui aviez répondu par quelque chose qui ressemblait à un refus.

C'est à dessein que je m'exprime ainsi, ma chère cousine. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous auriez carrément répondu non à une telle prière; mais je crains bien que vous n'ayez abusé de la délicatesse de l'invitation pour vous dispenser d'y obéir. Vous vous êtes arrangée pour paraître ne pas bien comprendre, ou pour faire dire à votre père qu'il n'avait pas de motif d'y tenir,



& voilà comment vous lui avez laissé dans le cœur l'amertume d'avoir à me faire tacitement l'aveu de votre indifférence & de votre égoïsme.

Comment n'avez-vous pas compris, sans qu'on vous le dise, ma chère enfant, le plaisir que ce bon père s'était promis de passer ainsi avec vous une ou deux heures de la soirée ? Vous voyez bien que ces habitudes personnelles tout inoffensives qu'elles paraissent, peuvent, à un certain moment, devenir cruelles & féroces.

Je ne veux pas vous citer d'autres faits semblables. Je vous ferais de la peine, & peut-être vous en ai-je déjà causé beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Je ne rends pas votre cœur responsable de cet oubli. Je ne vois qu'une seule conséquence à tirer de cette petite aventure que vous regretterez certainement, c'est que le contact perpétuel de personnes très-bonnes, très-douces, très-dévouées risque souvent de nous gâter le caractère. Nous sommes ainsi faits qu'un trop grand bonheur est loin de nous réussir toujours. Il n'est pas sans avantage de nous trouver aussi en rapports avec des gens moins sympathiques & moins parfaits. Ceux-là ont leurs exigences à côté de leurs concessions; ils demandent qu'on leur rende, & quelquefois au centuple, ou leurs avances ou leurs services; s'ils nous font une vie moins commode, ils nous rendent au moins ce service que leur mécontentement nous avertit, & leur raideur nous humanise.

Au contraire, lorsque nous ne rencontrons autour de nous que dévouements & que prévenances, au lieu de tenir notre reconnaissance au niveau de cette tendresse & d'en sentir, à tout le moins, le prix, puisque nous en acceptons le sacrifice, nous ne manquons pas, à la longue, de nous dispenser de tout retour. Nous prenons ces bontés dont on nous prévient pour des obligations dont on s'acquitte, & nous ne payons même plus, d'un remerciement ou d'un sourire, les concessions les plus exorbitantes & les moins dues.

Il y a plus. Nous prenons texte de ce que nous avons déjà obtenu pour exiger plus encore. Ceux qui nous ont tant accordé n'ont plus même la mince satisfaction de ne pas nous voir mécontents. Nous ressemblons à ces mauvais débiteurs, allant chercher de nouvelles sommes auprès de ceux qui leur ont déjà prêté tant de fois.

C'est ainsi, c'est par cette continuité de sacrifices & d'exigences parallèles que se font les caractères insupportables. C'est ainsi qu'un père & qu'une mère, en renonçant à tous leurs désirs & à toutes leurs volontés, presque à tous leurs droits,

aboutissent trop souvent à rendre leurs enfants tout à la fois ingrats envers eux & intolérables au reste du genre humain.

Les jeunes femmes devraient, plus que les autres, faire leurs réflexions sur ce sujet. Au lieu d'aborder l'état du mariage avec un sentiment profond des devoirs nouveaux qu'il leur impose, elles ne songent, la plupart du temps, qu'à profiter & souvent à abuser des facilités qu'il leur offre & des tendresses qu'il leur ménage.

Croyez, ma chère Nathalie, qu'en ce monde, il vaut encore mieux donner que recevoir. Cette coutume de s'imposer à autrui & non-seulement d'accepter, mais d'exiger tous les sacrifices, nous rend singulièrement onéreux à tous ceux qui nous connaissent. Nous faisons naître dans leur esprit comme le froissement d'une injustice. Ils nous supportent, & nous supportent avec résignation & courage; mais il ne tarde pas à venir un jour & une heure où la patience leur échappe, ne fût-ce que d'une façon purement intérieure. Nous ne saurions alors éluder le jugement sévère & injuste qu'ils portent de nous; la tendresse même qu'ils nous ont vouée ne suffit pas pour nous en préserver.

Il suffit peut-être, pour éviter l'inconvénient où vous êtes tombée, d'une qualité dont le nom seul vous paraîtra bien léger & bien mondain, je veux parler de la discrétion. La discrétion remplace dans le monde le désintéressement; si elle n'a pas l'esprit du sacrifice, elle en emprunte au moins les dehors. Elle défend de laisser transparaître aucune avidité ni aucune impatience. Elle nous enseigne à nous modérer; à n'accepter les services rendus, le dévouement témoigné, le sacrifice offert, que dans une mesure sobre & contenue, sous peine de passer pour une personne mal apprise & peu au courant de la bonne compagnie.

Il y a aussi, dans l'ordre des sentiments & dans les choses du cœur, une discrétion plus haute & plus délicate.

Il faut prendre garde, vis-à-vis de ceux dont on se sent le plus tendrement aimé, de ne point aller jusqu'au bout de ce qu'ils veulent faire pour nous. Même en admettant qu'ils aient assez de magnanimité & de désintéressement pour ne point s'apercevoir de la continuité du sacrifice, soyez persuadée, Nathalie, que nous sommes assez punis d'avoir cédé à cet égoïsme, par l'affaiblissement de notre caractère, par cette impuissance à nous contenir, ce débordement de caprices & d'irritations dont nous finissons par devenir les victimes.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### LE DÉCOURAGEMENT

#### RÉFLEXIONS SUR LE TEMPS PRÉSENT

PAR ANTONIN RONDELET (1).

Si chacun de nous, selon son état et sa capacité, apportait au labeur social autant d'énergie & de persévérance que M. Rondelet, l'auteur n'aurait pas écrit le livre qui nous occupe ; il n'aurait pas eu l'occasion de flageller l'état de faiblesse & de langueur de la société française, résultat apparent d'une existence trop longue & d'une fatigue d'être, sorte d'anémie qui s'empare des nations aussi bien que des individus.

C'est la tendance contre laquelle M. Rondelet réagit dans ce travail, où l'on trouve le don d'analyse, la finesse morale & cette religieuse philosophie dont tous ses écrits portent l'empreinte.

Il a fallu un certain courage pour dire aux Français qu'ils sont découragés, c'est-à-dire faibles, passifs, sans initiative & sans énergie ; M. Rondelet fait mieux que le dire, il le prouve ; il démontre comment le caractère national, si vaillant, si ardent jadis, s'est transformé, & il faut le dire, abaissé. Le bien-être matériel des dernières années est pour quelque chose ; mais, à notre avis, la véritable cause de ce changement funeste ce sont les révolutions, les agitations continuelles qui, depuis quatre-vingts ans, ont bouleversé ce malheureux pays. L'extrême mobilité des institutions n'a plus permis qu'on s'attachât à elles ; comment aimer ce qui doit disparaître demain, au premier caprice populaire ? Comment se dévouer à des hommes, à des partis, à des chartes qui n'ont aucune probabilité d'existence ? Les Français, dégoutés des affaires publiques, désespérant d'arriver à une situation stable, se sont peu à peu

désintéressés de la France et concentrés dans leurs affaires & leurs intérêts particuliers. L'esprit de nationalité est tombé, la personnalité a pris sa place, & ce qu'il pouvait se rencontrer d'énergie dans cette personnalité même, s'est affaîssi sous le poids des désastres publics.

« Au milieu de nos épreuves nationales », dit l'auteur, on avait fini, sous prétexte de deuil & de condoléance patriotique, par regarder cet engourdissement, cette apathie, cette immobilité comme un hommage au pays, comme la preuve éclatante et manifeste d'une délicatesse plus exquise, d'une sensibilité plus émue, d'une douleur plus profonde... L'amour de la patrie ne se mesurait plus au dévouement qu'il inspirait, ni le véritable courage à la réaction naturelle que le malheur provoque : tout au contraire, il semblait que la vertu suprême et le dernier effort se réduisissent à s'avouer vaincu et démoralisé !...

» Sans doute, les grandes catastrophes politiques suspendent à ce point la vie normale des nations, qu'un grand nombre d'individus, depuis les conditions les plus humbles jusqu'aux situations les plus élevées, voient tout à coup interrompre leur carrière & briser leur activité externe. La force des choses impose ainsi un chômage général, aussi bien à l'homme d'état, forcé de rentrer à l'ombre de sa campagne, qu'à l'artisan immobile auprès de sa forge éteinte & de sa machine silencieuse... »

Mais chez l'homme qui se respecte, chez la nation qui veut se relever, cet état d'affaîssement ne peut durer ; il entraînerait la mort intellectuelle, la ruine physique de ceux, homme ou état, qui se laisseraient aller à leur abattement.

Il faut donc réagir, remporter sur soi-même une victoire, se remettre au travail, à l'étude, reprendre avec plus d'ardeur la route du devoir, afin de ramener la fortune au foyer domestique ou sous les drapeaux. Qui s'abandonne se perd. Cette vérité morale est excellemment bien démontrée par M. Rondelet, dans ce livre dont nous recommandons la lecture aux chefs de famille ; c'est pour eux qu'il écrit l'éminent auteur : les Français ont en

(1) A Lyon, chez Josserand, 3, place Bellecour. Prix :



ce moment de si grands devoirs à accomplir envers leur malheureux pays, que l'on ne saurait vraiment assez & les leur remettre sous les yeux, & les buriner dans leur cœur.

M. Rondelet ne pouvait manquer d'être des premiers à s'en rendre compte; son livre, qui est fait de main de maître, peut s'appeler une œuvre de patriotisme aussi bien que de talent.

M. B.

## DEUX FRÈRES

### RÉCIT BRETON

PAR MARIN DE LAYONNIÈRE (1).

Nous avons signalé autrefois à nos lectrices le premier écrit de ce jeune auteur, moissonné si tôt. *Otto Gartner* a ouvert une série de récits, trop tôt terminés, & qui tous offrent le même cachet d'élévation & de délicatesse. *Deux frères* est l'histoire d'une rivalité entre l'aîné & le cadet, qui aiment la même jeune fille, ce sujet n'est pas nouveau, mais il se trouve rajeuni par la fraîcheur des détails, la douceur pénétrante du style, & enfin par le dénouement, qui laisse une impression suave & délicate.

Toutes les nouvelles signées Marin de Livonnière (elles ne sont pas très-nombreuses) méritent une place d'honneur dans la bibliothèque de nos lectrices.

## MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

PAR FRANÇOIS LENORMANT (1).

Ce livre est un résumé, mais un résumé plein de substance; il est écrit par un homme qui connaît à fond l'histoire de la Grèce, de la Syrie, de l'Égypte & de la Judée, & qui a visité les monuments de ces contrées où se sont joués les premiers actes de l'histoire du monde. C'est sur ces monuments mêmes qu'il s'est appuyé pour expliquer les généalogies obscures des dynasties de l'Égypte; l'histoire de la Grèce jusqu'aux guerres médiques; celle de la Syrie si confuse; & de ses explorations comme de ses études, il a fait surgir, comme une lumière éclatante, la vérité historique des récits de

la Bible. Ce livre si recommandable est donc une œuvre de talent & de propagande chrétienne tout à la fois.

On nous prie parfois d'annoncer quelques ouvrages anglais : *Lothair*, par le ministre d'État, monsieur Israël, est le roman à la mode à Londres. Tout le drame réside dans l'influence qu'exercent tour à tour sur l'esprit faible et paresseux du héros deux femmes, l'une catholique zélée, l'autre disciple de la *libre pensée*. Celle-ci l'emporte, & le livre ne dit pas si lord Lothair fut heureux; il est permis d'en douter. Nous ne signalons pas ce livre comme bon, mais comme nouveau, & fait, à cause du nom de son auteur, pour exciter la curiosité publique.

## CONSEILS DE PIÉTÉ

PAR BOSSUET (1).

Une femme d'une haute piété a extrait, pour elle-même, des œuvres complètes de Bossuet, les pensées & les maximes qui pouvaient l'édifier & l'instruire. En relisant ces extraits elle a pensé qu'ils pourraient être utiles à d'autres & elle a consenti à les livrer à l'impression. C'est surtout dans les lettres du grand orateur, ces lettres si fortes, si simples, si pleines de foi en Dieu & de connaissance du cœur humain, que les conseils de piété ont été puisés; on ne pouvait emprunter à une source plus salutaire. Bossuet n'est pas assez connu, il n'est pas assez lu; on ne connaît pas assez les côtés divers de cet admirable génie, où la grandeur, la poésie, la hauteur surnaturelle des vues s'allient à la plus fine pénétration & à une mansuétude dans la direction qui laisse loin derrière elle la douceur un peu sèche de Fénelon. Les *conseils de piété* conviennent à tous les esprits & à toutes les situations, et dans l'ère sérieuse où tant de malheurs publics & privés font entrer nos âmes, on ne peut rien conseiller de mieux que ce petit volume, qui donnera peut-être le désir de connaître l'œuvre complète de l'évêque de Meaux. Là se trouvent des trésors presque ignorés, et qui seraient une délicieuse nourriture à qui saurait les découvrir.

Ajoutons que le petit volume que nous recommandons est un bijou d'élégance typographique.

(1) Paris, chez Douniol. Un volume. — Prix : 1 fr. 20.

(1) Chez Palmé, éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25, Paris. Un volume in-16. — Prix : 3 fr.



## LA BÉNÉDICTION DES BLÉS

Le brûlant soleil de juin chemine dans les cieux ; il dore les aigrettes des froments & des seigles, il mûrit le suc laiteux qui deviendra du pain ; pain noir & substantiel pour le pauvre, pain léger & blanc pour le riche, & destination auguste, pain de l'autel, pain du sacrifice selon l'ordre de Melchisédech ! Le ciel est bleu, la campagne riante & pleine de promesses ; à perte de vue, on ne voit que la mer ondoyante des blés, dominée par un clocher rustique, où vibre la cloche des jours de fête. Elle sonne pour la Fête-Dieu ; après la messe solennelle, la procession s'est engagée dans un sentier rustique, elle a franchi le cimetière où dorment sous l'herbe les ancêtres du village ; elle traverse la plaine brûlante où poussent les avoines légères, le trèfle incarnat, les prosaïques betteraves (nous sommes en Artois), elle vient de s'engager dans un sentier étroit, entre la moisson qui ondule à peine sous un souffle léger ; tous marchent bravement, quoique la chaleur soit ardente & le chemin sinueux & long. Voyez le drapeau des archers : saint Georges ou saint Sébastien conduisent les confrères, armés de l'arc ou de l'arbalète, vieilles armes du pays ; sous une autre bannière se groupent les religieuses & les jeunes filles ; le voile noir cache des figures graves & fatiguées, le voile blanc de jeunes fronts & des visages insouciant ; quatre filles, des plus grandes, des plus sages, portent la statue de la sainte Vierge entourée de fleurs, elles précèdent les chantes, vraies figures de village, lourdes, naïves & bonnes ; quatre petites filles, de blanc vêtues, couronnées de roses, marchent sur leurs pas ; elles sont sœurs, elles sont timides, elles ont une charge à remplir, & de temps en temps elles doivent se retourner & jeter devant le saint Sacrement une pluie de pétales de roses, qui se mêlera aux nuages de l'encens pour louer le divin Rédempteur. Quels visages sérieux, candides, rayonnants de foi que ceux des deux prêtres en dalmatiques qui unissent leurs voix & chantent le : *Quam dilecta* ! on sent que le Seigneur est leur héritage & qu'ils n'ont voulu que

lui sur la terre ! Voici le dais que portent quatre notables & qu'escortent les Éliacins du village, tenant les flambeaux & l'encensoir. Le vieux curé soutient l'ostensoir sur lequel il fixe un regard de piété, de silencieuse adoration ; le Dieu caché, porté en triomphe, bénit ses serviteurs & bénit ces champs sur lesquels tomberont, à son ordre, les rosées fécondes & les chauds rayons. Les habitants du village suivent le divin Maître ; le maire, le maître d'école, les vieux laboureurs, courbés par l'âge & le travail, vont à pas lents & dans des attitudes religieuses ; le représentant de la force publique, le garde champêtre, empêche les enfants de troubler le cortège, & les femmes âgées, les jeunes filles suivent aussi en priant. Une mendicante appuyée sur des béquilles, deux groupes de laboureurs prient au bord du chemin ; l'enfant aux longs cheveux bouclés prie, elle regarde, elle admire, mais son père, le front dans les mains, son corps vigoureux courbé vers la terre, comme il est ému, comme il adore ! la vieille femme, à genoux & recueillie, a l'air d'une fidèle ouvrière qui, le soir venu attend en paix sa récompense.

Ce tableau de monsieur Breton, que notre gravure reproduit avec charme, a paru à l'exposition de 1864 sous le nom : *la Procession à travers les blés* ; il fut vivement remarqué. Monsieur Breton est le peintre de la réalité, mais d'une réalité élevée & spiritualisée. Ce paysage de l'Artois, si lumineux, si profond, existe, seulement il l'a regardé aux heures favorables ; ces figures ou rudes, ou charmantes, ou naïves, sont des portraits ; elles nous paraissent chacune, belle dans son ordre, parce que le peintre l'a vue alors que les bons sentiments de l'âme la faisaient resplendir ; devant ces tableaux si vivants, on se dit : Cela est beau, parce que c'est vrai, peut-être n'est-ce pas ainsi tous les jours ; mais il y a un rayon de soleil sur ce paysage ; il y a un rayon de l'âme sur ce front, qui les font ainsi resplendir, & le génie du peintre a deviné cette heure & ce rayon.

M. B.



# LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(SUITE.)

## UN HOMME À LA MER

**C**HARLES, voulez-vous un bon conseil ? et surtout, le conseil donné, voudrez-vous le suivre ?

C'était l'ancien tuteur, monsieur Polain, qui parlait ainsi ; il était installé dans le bureau de Charles Lethiers ; il y avait tenu plusieurs laborieuses séances, compulsant grand livre, journal, correspondances, inventaires ; il avait consigné sur une feuille volante le résultat de ses remarques, &, le doigt appuyé sur le chiffre total, le regard sérieux, il proposait à son pupille ce don gratuit & précieux qui n'est presque jamais accepté : — un sage conseil.

« Dites toujours, mon cher tuteur ; votre conseil, je suppose, n'exclut pas la faculté de me consulter moi même ? »

— Non, non, sans doute, & je pense que nous nous accorderons en genre & en nombre. Mon conseil le voici : Il faut liquider, entendez-vous, liquider vos affaires sans retard, pour éviter une catastrophe. J'ai examiné vos livres, je connais par cœur votre situation : vous n'avez plus que quelques milliers de francs ; votre petit avoir, la dot de votre femme, les bénéfices réalisés dans les premières années, tout est mangé ; vous avez reçu, en avance d'hoirie l'héritage de votre belle-mère, vous ne pouvez plus avancer : il faut être un honnête garçon, liquider, payer, & recommencer de capo.

— Et que deviendrai-je ? que ferai-je ? demanda Charles d'un ton froid, qui contrastait avec la rougisseur ardente dont sa figure s'était couverte.

— Eh bien ! mon enfant, vous redeviendrez commis ; je me charge, moi, Polain, de vous trouver avant huit jours un emploi très-convenable ; je ne suis pas un gros bonnet de la place de Lille, mais enfin j'y compte des amis, & j'obtiendrai ce que je demanderai. Vous placerez alors le peu qui vous restera, votre brave petite femme vous fera vivre avec économie, vous travaillerez, & l'avenir pourra encore être très-agréable.

— Oûi, j'avancerai, j'aurai quatre mille francs au lieu de mille écus, ma femme fera la cuisine & les repassages, & nous serons encore trop heureux !

Ma foi, dit monsieur Polain, des gens qui vous valent, mon cher Charles, se contentent à moins de frais. Qu'ai-je fait toute ma vie ? Du courtage, c'est-à-dire que j'allais offrir à Pierre la marchandise de Paul, c'est un métier fatigant & pas très-lucratif. Ma femme faisait le ménage & repassait au besoin ; car il fallait élever nos cinq enfants, et nous étions fort heureux ; & quand nous allions, le dimanche, nous promener sur la digue, avec nos cinq enfants marchant devant nous, le roi n'était pas mon maître.

— Que voulez-vous ? je n'ai pas des idées aussi patriarcales. Je suis de mon temps.

— Oui, le temps actuel, le progrès... joli ! & vous en concluez que ?...

— Que je ne veux pas jeter le manche après la cognée ; j'ai en vue de bonnes affaires, je les poursuivrai & je n'entrerai dans les bureaux d'autrui, je ne me mettrai sous les ordres d'autrui que lorsque je ne pourrai pas faire autrement.

— Charles, mon ami, vous errez, vous courez vers la ruine.

— J'espère vous faire voir le contraire ; du reste, je suis d'âge à me conduire.

— S'il en est ainsi, serviteur, je n'ai plus rien à dire, & je vous souhaite le succès que vous mériteriez.

Monsieur Polain s'était levé & il avait saisi son chapeau ; mais tout à coup, modérant son impatience, il prit la main de Charles & lui dit avec émotion :

— Soyez bon garçon, ne perdez pas votre avenir ; je me connais en hommes & en affaires, & je dis que pour vous, la voie la plus sûre est celle d'un honnête emploi.

— Je ne veux pas dépendre, j'ai du courage & je me risquerai.

Le tuteur leva les épaules & serra les lèvres ; il s'apercevait qu'un esprit un peu court, appuyé sur un grand entêtement, formaient une forteresse imprenable, & contre laquelle s'émaoussaient toutes les armes de la raison.

« Pauvre enfant ! dit-il enfin tout haut, adieu :



je n'ai pu vous convaincre, mais voilà votre actif & votre passif, faites-moi l'amitié d'examiner ces pièces probantes du procès & de vous décider en conséquence. Au revoir. »

Les chiffres ont leur éloquence, les raisonnements leur valeur, & pourtant la résolution de Charles Lethiers ne changea point. Pour transformer les conditions de sa vie, il lui fallait une force de caractère dont il ne possédait que l'apparence; il s'obstina à demeurer négociant, il aurait cru faiblir en redevenant commis; il s'obstina à entreprendre des affaires, comptant sur la chance, comme disent les joueurs, & ne s'avouant pas que la véritable chance, celle qui, autour de lui, avait élevé tant de grandes & rapides fortunes, se composait d'une certaine intelligence, un certain coup d'œil, une certaine instruction en matières spéciales qui fondent le succès des entreprises commerciales, comme l'esprit, la verve, l'imagination font le succès des œuvres littéraires. Né et désigné pour les seconds rôles, il aspirait aux premiers & les poursuivait avec cet amour-propre opiniâtre qui, jusqu'au lit de la mort, se rit de toutes les leçons.

Henriette n'était point la confidente de son mari; derrière elle, il pressentait sa mère, & se méfiait de cette appréciation juste & sévère, formée par l'expérience de la vie & aiguisée par l'amour maternel; mais Henriette devinait les fluctuations, les hauts & les bas de ses affaires par le baromètre moral, l'humeur gaie ou triste, pacifique ou bellueuse. Les premiers mois furent souvent au beau, il parut même fixe durant quelques semaines, puis vinrent des jours variables, mêlés de pluie & de soleil, jours non d'avril, mais d'octobre, où l'on sentait moins les espérances du printemps que les rigueurs menaçantes de l'hiver. La tempête survenait de temps à autre, & alors l'humeur impatiente de Charles, sa brusquerie, ses silences, accablaient le cœur de sa pauvre femme. & elle dut croire enfin que les jours mauvais, vent, grêle & pluie l'emportaient, car les sourires ne venaient plus aux lèvres de son mari & l'argent devenait rare dans la caisse du ménage. Les secrets d'argent sont de ceux qui se confient le moins; quoique nous vivions au sein d'une société chrétienne qui honore la pauvreté comme une vertu, cette vertu-là nous fait tant d'horreur que nous ne consentons pas à la confesser; Marcelle seule comprit que la position d'Henriette n'était plus la même, & que la gêne se glissait à pas furtifs dans cette maison autrefois si heureuse. Elle entrevoyait, par petits éclairs, cette fâcheuse vérité; l'air constamment soucieux de Charles, la tristesse mal dissimulée de sa femme, certaines réformes dans la maison la trahissaient à des yeux que l'amitié rendait pénétrants. Un jour d'hiver elle surprit Henriette, occupée à rajuster & à refaire des robes d'enfants: elle semblait contrariée, & elle dit à sa cousine:

« Ces petites filles grandissent tellement & poussent si bien à l'envi, que je ne sais quel parti

tirer de leurs vieilles robes. Tout cela est trop court.

— Maman, dit une des petites filles, il faut en acheter d'autres.

— Plus tard, ma chérie, usons ceci d'abord, je tâcherai d'inventer des rallonges.

— Voyons, dit gaïement Marcelle, je vais vous aider; je crois que nous pourrions en tirer quelque chose.

— Que vous êtes bonne, Marcelle! j'ai si peu de temps & tant de besogne! La bonne de mes petites m'a quittée, je n'aurai qu'une domestique dorénavant.

— Et vous n'en serez que mieux servie.

Elles travaillèrent pendant quelques instants en silence; Henriette soupirait, elle dit enfin: « Je ne croyais pas, il y a neuf ans, lorsque je me suis mariée, que la vie pût être si difficile & qu'il fallût tant d'économie & de privations. Tout allait à ravir en ce temps-là. »

— Les débuts ne sont pas toujours aisés, cependant.

— Je ne sais pas comment cela se faisait, mais les affaires marchaient, je ne me figurais pas qu'on pût avoir des soucis, & il me semblait que la vie était comme une belle grande route, bien unie, d'où on voyait de jolis paysages & qu'on parcourait sans fatigue & sans ennui.

— Et depuis?

— Depuis! il y a eu bien des cahots, ma pauvre Marcelle! Vous savez que l'humeur de Charles n'est pas toujours égale, & je m'aperçois que la question d'argent tient dans le bonheur plus de place qu'on ne le pense.

— Cela n'est pas douteux; tenez: vous savez que je suis une admiratrice forcée de madame de Sévigné, je relis fréquemment ses lettres, & je vois combien les peines d'argent ont troublé son existence & celle de sa fille si chère. Le marquis de Sévigné avait laissé des dettes, madame de Grignan aimait le faste, & voilà que la vie de la mère & celle de la fille furent empoisonnées par des soucis dont tous les triomphes ne pouvaient la consoler.

— Je ne comprends pas qu'une femme aime le faste quand elle n'a pas de quoi le soutenir.

— Il est vrai, répondit Marcelle, ce ne sont pas les femmes qui, d'ordinaire, mettent le trouble dans le budget de la famille; elles sont, elles doivent être la pierre angulaire de leur maison.

— Je vous assure que c'est très-difficile, répéta Henriette avec un sourire triste. Je le dis souvent à ma sœur Pauline, qui ne me croit pas plus que je n'aurais cru, il y a neuf ans, celle qui m'aurait dit que tout n'était pas pour le mieux ici-bas.

— Où en sont les affaires de Pauline?

— Vous savez que j'ai transmis à ma mère les propositions de Richard, mais elle n'a rien voulu entendre avant un an; ces pauvres enfants s'aiment & attendent; Richard s'impatiente, Pauline pleure sans que maman le sache, et moi... moi, je ris et je ne les plains pas. Ils s'aiment, ils se marie-



ront, & comme leurs aînés, ils regretteront le temps passé. »

A la fin de la visite, Marcelle dit à son amie :

« Et j'entends que les petites filles viennent mettre chez moi leurs souliers pour la Saint-Nicolas. Vous savez, Henriette, que je tiens aux vieilles coutumes ? »

C'est, en effet, une très-vieille coutume en Flandre que la fête de saint Nicolas, protecteur des enfants. Ce qu'est la Noël aux petits Allemands, le jour de l'an aux petits Parisiens, le jour de Saint-Nicolas l'est aux enfants, pauvres & riches, de notre Flandre ; il n'y a pas une cheminée où l'on ne mette le petit soulier, & où, dans la nuit du 5 au 6 décembre, le bon évêque ne vienne le remplir de bonbons & de jouets. Et Marcelle avait préparé ingénieusement les présents destinés aux petites filles de son amie ; elle voulait leur faire un plein jour de joie, un de ces jours dont on se souvient plus tard, quand on jette les yeux sur le passé lointain, où certaines dates apparaissent lumineuses pour la mémoire & pour le cœur.

Les enfants jetèrent des cris de surprise en voyant, bien arrangés dans la cheminée, une belle poupée, une petite cuisine bien fournie d'ustensiles, des sacs de bonbons, un charriot en miniature rempli d'amandes & de raisins, & trônant au milieu de ces bagatelles, deux manchons et deux palatines d'astrakan gris.

« Jamais, dit Laure avec expression, jamais nous n'avons eu un si beau Saint-Nicolas ! Bonne maman nous trouve trop grandes, elle ne nous en donne plus ; & pourtant, c'est si amusant ! »

— Bonne maman, qui veut que nous soyons raisonnables, a peur que nous ne croyions que c'est le bon évêque, avec son âne, ses paniers & son valet, qui descend la nuit pour nous donner tout cela. Elle nous a supprimé l'évêque, son âne & ses paniers.

— Te souviens-tu, reprit Laure, que, lorsque tu croyais à l'évêque, il n'y a pas bien longtemps encore, tu ne voulais pas, le matin, faire ta prière au bon Dieu, tu disais : — Je ne veux remercier que saint Nicolas aujourd'hui ; pas le bon Dieu, saint Nicolas !

— J'étais si petite ! mais aujourd'hui il faut remercier la cousine Marcelle, notre bonne cousine ! Nous étions tristes ce matin ; papa est à Paris, & maman n'avait rien mis dans le soulier... »

La journée se passa ainsi, pleine d'amitié & de joie. Marcelle mena les enfants à l'église, puis chez la pauvre Justine, & Marie & Laure distribuèrent aux *petits gens* des raisins, des amandes & de ces jouets à un sol qui rendent heureuses de pauvres créatures privées de tout, de soleil, de caresses, de rires & de poupées.

« Oh ! ma cousine, dit Laure, si j'étais riche, je donnerais tout mon argent pour faire rire les

pauvres ! qu'ils étaient donc contents, ces petits ! & pour si peu ! »

Vers le soir, Marcelle ramena les enfants à leur mère. Elle remarqua, en entrant, l'air effaré de la domestique, qui lui dit du ton d'une personne au courant d'un secret :

« Madame est au bureau avec madame Ternoys. »

Marcelle pressentit un malheur. Henriette était assise auprès du foyer sans flamme ; elle paraissait atterrée, & ses yeux rougis, son excessive pâleur trahissaient une émotion récente & violente. Madame Ternoys, l'air calme & ferme comme à l'ordinaire, examinait des papiers à la lueur de la lampe, qui éclairait en plein son visage sévère ; elle leva les yeux sur Marcelle, & lui dit :

« Nous vous attendions avec impatience, Marcelle ; vous ferez entendre raison à cette pauvre enfant ! »

Les petites filles coururent vers leur mère, qui les étreignit avec passion, les embrassa, & cacha sa figure & ses sanglots dans leurs bras enlacés à son cou.

« Que se passe-t-il, au nom du ciel ? demanda Marcelle. »

— Vous allez le savoir ; lisez cette lettre, je vous prie. »

Marcelle reconnut l'écriture de Charles, et lut :

« Saint-Nazaire, 3 décembre 18... »

» Ma chère Henriette,

» En te quittant, il y a deux jours, tu as pensé qu'il ne s'agissait que d'un court voyage de Paris ; hélas ! c'est d'une séparation plus longue qu'il s'agissait. Pardon, chère femme, de t'avoir trompée ; j'ai craint ton émotion, & j'avais à te faire des aveux que je ne trouvais pas le courage d'articuler. La chance a tourné contre nous, pauvre amie ; nous sommes ruinés ; mes dernières affaires ont complètement échoué ; ma situation à Lille ne serait plus tolérable ; j'ai réuni mes dernières ressources (bien faibles), & je pars tout à l'heure pour l'Amérique du Sud. J'espère que, là-bas, je me referai une fortune dont tu jouiras, ainsi que nos enfants. Je t'écirai dès qu'il me sera possible.

» Monsieur Polain & Richard t'aideront dans le règlement de mes affaires, & je compte sur ta mère pour te venir en aide. Je t'embrasse tendrement & tristement, ainsi que les petites filles.

» Ton mari dévoué,

» CH. LETIERS. »

« Quel malheur affreux ! ma pauvre Henriette ! s'écria Marcelle en essuyant des larmes que la vue de la pauvre femme abattue & désolée redoublait encore.

— Que dites-vous de mon gendre ? demanda madame Ternoys ; n'est-ce pas l'égoïsme en perfection ? Manger ce qu'on possède, résister aux plus sages conseils, ne vouloir ni brider ni freiner ;



puis s'en aller en disant : Arrangez-vous ! c'est un tout complet !

— Maman ! dit Henriette d'un ton suppliant.

— Eh quoi ! je ne pourrais pas dire mon sentiment sur ce monsieur ?

— Il est bien malheureux & bien coupable, répondit Marcelle ; mais nos plaintes, nos reproches n'y changeront rien. Avisons. Que faut-il faire ?

— Avant tout, dit madame Ternoys, sauver l'honneur.

— Comment ?

— En vendant le peu que ma pauvre fille possède encore, en livrant les quelques milliers de francs qui lui reviendront sur ma succession ; on satisfera ainsi aux créanciers les plus pressés, & on prendra des arrangements avec les autres.

— Et Henriette, que deviendra-t-elle ?

— Je travaillerai, dit la pauvre jeune femme ; je sais bien que maman ne peut rien faire pour nous ; elle m'a donné tout ce qui était possible.

— J'aurais voulu faire davantage, mon enfant, répondit madame Ternoys avec plus de douceur que de coutume ; mais le devoir que j'ai envers Pauline s'y oppose. A propos, vous comprenez qu'il ne peut plus être question de ce mariage, dont Richard, votre beau-frère, avait eu la pensée ; il suffit qu'une de mes filles soit malheureuse, je ne veux pas mettre la seconde dans la même situation, & le frère de Charles Lethiers ne deviendra pas mon gendre.

— Ils ne se ressemblent guère cependant, dit Marcelle.

— Vous croyez cela ? Charles était, avant d'épouser ma fille, un bon petit jeune homme ; vous voyez ce que la liberté & quelques légers succès en ont fait. Ma décision est inébranlable.

— Marcelle, ma bonne Marcelle, dit Henriette, vous me chercherez quelque ouvrage, que je puisse faire sans quitter mes enfants ? je me fie à vous !

— Oui, ma chérie, lui dit Marcelle en l'embrassant avec tendresse, nous tiendrons tête à l'orage ; nous tâcherons de sauver l'honneur, d'élever vos enfants & de garder un foyer où votre pauvre mari puisse s'asseoir un jour !

Madame Ternoys, à ce dernier mot, sourit avec amertume, mais Henriette releva la tête, & elle sourit aussi, mais du sourire de l'espoir :

« Oui, dit-elle, espérons & travaillons. »

## VIII

### RÉSOLUTION

Un an après, dans une de ces rues paisibles qui aboutissent à la paisible Esplanade, on voyait, au-dessus de la porte d'une maison modeste, ce mot : *Lingerie* ; au travers des vitres, on apercevait des robes & des bonnets d'enfant, quelques pièces de

mousseline & des aunages de dentelle, &, placé dans le fond du comptoir, le plus loin possible des regards du public, on distinguait une femme encore jeune qui, soit qu'elle parlât à ses clients, soit qu'elle travaillât à sa couture, avait toujours la même physionomie sérieuse & préoccupée. Il avait neigé sur cette tête ; le chagrin, ce cruel ennemi de la beauté, avait détruit la fraîcheur & l'animation qui donnaient autrefois à Henriette l'éclat d'une matinée de printemps ; les jours de joie intime & d'innocents succès étaient loin ; la femme jeune & gaie, qui avait conservé un rayon des grâces de l'enfance avait disparu ; il restait la mère éprouvée & courageuse qui travaillait pour ses enfants abandonnés.

Une année s'était donc écoulée ; Henriette n'avait reçu de nouvelles de son mari que par une courte lettre, datée d'un port de l'Amérique du Sud ; il était à la veille de partir pour Buénos-Ayres, & il paraissait, comme de coutume, rempli de confiance dans l'avenir & dans les projets d'entreprises qui l'entraînaient si loin de sa famille & de son pays. La pauvre Henriette, blessée dans le sentiment le plus intime de son âme, avait vu s'effondrer sa petite fortune & s'engloutir dans un abîme qu'elle ne soupçonnait pas ce bien-être dont elle avait joui ; elle n'eut pas de plaintes contre Charles ni de retour sur elle-même ; elle soupira seulement en disant :

« Nos pauvres enfants ! »

Le malheur avait anéanti sa vivacité ; elle se soumettait docilement à ce que voulaient les autres ; sa mère voulait qu'on sauvât l'honneur, l'honneur fut sauvé ; elle quitta sa maison, abandonna ses meubles, ses créances & le peu de bien qui lui restait ; Marcelle l'exhorta à travailler, elle y consentit, mais l'initiative personnelle semblait morte dans cette âme abattue ; Marcelle, émue de ce profond chagrin qu'elle comprenait en consultant son propre cœur, essaya de relever le courage de son amie & de lui insuffler, en quelque sorte, l'énergie qu'elle avait elle-même.

« Vous voulez bien travailler, Henriette, lui dit-elle, mais que ferez-vous ?

— Je ne sais, ce qu'on voudra. Si l'on veut m'apporter des broderies, des tapisseries, je m'y appliquerai.

— Et vous croyez gagner ainsi quelque argent ?

— En vérité Marcelle, je crois que cela ne doit pas être très-productif, à voir le prix auquel les marchands vendent les cols & les manchettes ; mais qu'entreprendre ?

— Avez-vous envie de faire vivre honorablement vous & vos filles ?

— Vous le demandez ! quand je pense à ces pauvres petites, mon cœur se serre & je ne puis m'empêcher de pleurer. Ma mère se fâche lorsqu'elle me voit les yeux rouges, mais qu'y faire ?

— Il faut prendre une résolution courageuse, il faut être le père & la mère de Marie & de Laure ; me comprenez-vous, chère Henriette ?



— Le père protège & nourrit, la mère aime & soigne: est-ce là ce que vous voulez dire?

— Précisément.

— Comment faire? mon Dieu! je ne puis presque rien, le travail d'une femme est si insignifiant! Je ne vais pas m'offrir à donner des leçons: mon instruction est bornée & je n'ai pas ce qu'on nomme des talents. C'est pourtant là peut-être ce que vous appelez une résolution courageuse?

— Non, chère amie. Dans votre situation, une grande & ferme résolution consistera à rompre avec vos habitudes passées, à adopter une forme de vie tout à fait nouvelle, & la seule qui puisse vous sauver, selon moi.

— Vous ne pouvez vouloir que je me fasse ouvrière? demanda Henriette en levant sur sa cousine des yeux inquiets & tristes.

— Non, ma chère, pas ouvrière, mais marchande; au lieu de travailler à du linge, à des broderies, labeurs accablants & rétribution misérable, faites hardiment le commerce, & avec l'esprit d'ordre & d'économie que vous avez, vous réussirez, si ce n'est à faire fortune, au moins à vivre honorablement.

Henriette rougit un peu & répondit:

« Marchande? dans un petit magasin, à la disposition du public? Ma chère Marcelle vous savez que nous sommes d'une bonne & ancienne famille quoique nous ayons perdu toute fortune.

— Je le sais, chère amie, mais soyez sûre qu'aux yeux les plus aristocratiques, travail & commerce déshonorent moins que gêne & pauvreté. Réussissez seulement, & vous verrez!

— Mais pour réussir, encore faudrait-il des fonds.

— Quant à cela, j'en fais mon affaire & de vous procurer vos premières clientes.

— Marcelle, puis-je accepter un si grand service?

— Oui, ma chère, vous me ferez tant de plaisir en m'aidant à employer un peu d'argent dont aucun des miens n'a besoin! Songez que je suis parente de votre mari & marraine de Laure.

— Si vous le voulez, il faudra vous obéir. Et vous croyez, Marcelle, que je réussirai? Si vous saviez combien je me sens faible, incapable, nulle! je ne valais quelque chose qu'avec mon mari, il n'est plus là...

— Les enfants y sont & Charles reviendra. Songez combien vous serez heureuse d'avoir une maison où sa place sera gardée, où il pourra se reposer après sa vie errante, entre ses enfants & vous... Et puis vous pourrez peu à peu payer les créanciers & honorer votre nom.

— C'est la raison qui déterminera maman, dit Henriette avec un soupir. Ma cousine, je consens, mais à condition que vous me conseillerez en toute chose; je ne puis rien toute seule.

Ce fut ainsi qu'Henriette devint marchande lingère. Marcelle lui chercha une maison, l'arrangea, fit venir des marchandises, & créa, parmi ses

amies, une clientèle à sa jeune parente. Pendant cette première année, on commanda à madame Lethiers plusieurs layettes & un trousseau de mariée, & le trafic journalier aidant, la petite famille vécut; l'économie d'Henriette tirait parti de tout, & l'esprit ingénieux de Marcelle paraît aux nécessités, aux caprices imprévus de la mode & du commerce. Elle s'en occupait sans cesse; elle cherchait des patrons, des modèles; elle s'informait des bons fabricants, elle utilisait toutes ses relations; elle faisait plus, elle travaillait elle-même, & à l'heure où nous la retrouvons, elle apportait à Henriette une robe de baptême brodée par ses habiles mains.

« Elle est superbe! dit Henriette avec admiration; que ces muguetts sont jolis! Ma bonne Marcelle, cela vous a coûté bien du temps & du travail; comment vous remercier jamais?

— Vous savez que je travaille vite & que j'aime à broder. Maintenant, pour me délasser, je vais faire des béguins & des bavettes. Vous, vous monterez le bonnet de baptême de notre layette; vous faites cela à merveille.

— Vous m'encouragez, Marcelle, vous êtes si bonne pour nous! Si je ne vous voyais pas chaque jour, je m'abandonnerais; vous êtes le ressort de ma pauvre horloge.

— Et les enfants?

— Elles sont sages; tenez, Laure a cousu hier ce petit tablier; convenez que ce n'est pas mal, & Marie a marqué une douzaine de mouchoirs. Elles apprennent à travailler... pour vivre; qui l'eût dit quand elles sont nées? nous faisons de si beaux projets sur leurs berceaux!

— La volonté de Dieu en a disposé autrement, ma bonne Henriette, ne voulez-vous pas ce qu'il veut?

— Je ne dispute pas contre lui, certes! mais cette absence de Charles, ce long silence, la froideur, l'égoïsme même que je crois voir au fond de son cœur, voilà les maux auxquels je ne puis m'accoutumer. Je comptais si absolument sur lui!

— Et votre mère, l'avez-vous vue? demanda Marcelle pour détourner la conversation qui, avec Henriette, reprenait invinciblement le même cours.

— Oui, elle est venue hier; elle m'a apporté des livres dont les enfants ont besoin en classe; elle est très-bonne pour nous, elle se gêne, elle se prive pour nous faire quelque bien & elle-même souffre sans le dire.

— Pauline?

— Pauline ne peut pas oublier Richard & ses espérances de mariage; peut-être espère-t-elle que sa tristesse fléchira notre mère, mais elle ne la connaît pas; maman ne faiblira jamais si elle croit son devoir en jeu.

— Et Richard?

— Richard est fort sombre; on pourrait croire qu'il médite quelque fâcheuse résolution.

— Cela se pourrait bien, répondit Marcelle.



— On dirait que vous en savez quelque chose, ma cousine ?

— Ma chère Henriette, les vieilles filles sont les confidentes nées de leur famille ; je ne fais pas exception, & Richard, je l'avoue, m'a parlé avec ouverture.

— Êtes-vous tenue au secret ?

— Non, tout au contraire, il veut que je vous le dise & à Pauline.

— Qu'est-ce donc ?

— Eh bien, très-chère, il va en Chine ; il espère amasser là quelque fortune, revenir & épouser Pauline. Je ne l'ai point blâmé.

— Ma pauvre sœur ! qu'elle aura de chagrin !

— Il vous prie de recevoir chez vous la bonne vieille madame Lethiers & d'en avoir soin ; sa petite rente vous aidera toutes à vivre.

— Quand elle ne posséderait rien, dit Henriette avec chaleur, je la recevrais avec joie, elle, la grand'mère de Charles, la bis-aïeule de mes enfants ! J'étais peinée de ne pouvoir rien pour elle.

— Vous avez raison, maintenons la famille.

— Ah ! Marcelle, si Charles pouvait revenir & nous trouver ici, sa grand'mère, ses filles & moi ! quel moment ! Pourquoi Richard ne rejoint-il pas son frère & ne me le ramène-t-il pas ?

— Parce que votre pauvre mari est parti à l'aventure, sans trop savoir ce qu'il allait entreprendre, tandis que Richard sera à Canton le correspondant d'une grande maison de commerce ; il sait ce qu'il veut, il sait ce qu'il fait.

— Puisse-t-il réussir ! je le souhaite pour Pauline. Qu'au moins une de nous soit contente ! »

Peu de jours après cet entretien, Richard partit pour Anvers, où il devait s'embarquer pour la Chine ; le matin même de son départ, Pauline vint voir sa sœur, elle était très-pâle & sa jeune figure avait pris une expression grave qu'elle ne devait plus quitter.

« Ma pauvre Pauline, lui dit Henriette, combien je suis affligée de ce qui arrive ! je t'ai entraînée dans mon malheur. Le voilà donc parti !

— Oui, dit Pauline tristement, il est parti, & je l'approuve, & dût-il m'oublier, je l'approuverais encore de n'avoir pas usé sa vie dans la tristesse, dans l'attente & dans un labeur ingrat. Qu'il soit heureux !

— Et toi ?

— Je l'attendrai. Je l'ai dit à maman, & je lui ai dit aussi que je lui demandais une seule grâce, celle de voir tous les jours & de soigner votre pauvre grand'mère, qui est si triste du départ de son petit-fils. Tu le veux bien, Henriette ?

— Certes ! je l'ai installée là-haut, dans ma plus belle chambre, j'y monte souvent, & je suis sûre que ta visite lui sera agréable. Elle est triste.

— Nous serons tristes ensemble. Donne-moi un peu d'ouvrage, j'ai une heure à passer auprès d'elle. »

Elles montèrent auprès de la vieille dame paralytique, dont le visage, pareil à une effigie de cire,

s'anima un peu en les voyant. Madame Lethiers touchait au terme de la vie ; une surdité presque complète l'isolait de la terre, mais sa raison demeurait entière parmi les ruines de son corps ; elle comprit l'affection de Pauline, & la remercia d'un faible sourire & de quelques paroles dites avec effort :

— Vous venez aider votre sœur, mon enfant, & remplacer mon fils ? Il m'avait bien dit que vous viendriez !

— Je viendrai tous les jours, dit simplement Pauline. »

Elle tint parole ; cette fermeté concentrée qui faisait le fond de son caractère & qu'elle devait à sa mère, ne permettait ni l'inconstance ni l'oubli. Les premières lettres de Richard, adressées à sa grand'mère & à sa belle-sœur, furent un événement ; il écrivait du Cap, à moitié route ; il écrivait de Canton ; il dépeignait la ville, il parlait de ses occupations & de ses espérances, & quoiqu'il ne fût pas présomptueux, on sentait qu'il ne doutait pas de l'avenir & qu'il se sentait assez patient pour l'attendre, assez courageux pour le conquérir. Pauline souriait après avoir lu ces lettres, mais elle n'en parlait guère, excepté à l'aïeule, qui la comprenait sans l'entendre.

Charles écrivait plus rarement, & ses lettres, brèves, un peu obscures, ne laissaient pas une grande satisfaction après elles. Henriette y cherchait en vain un témoignage de regrets & de tendresse ; sa mère & Marcelle n'y pouvaient découvrir une indication précise sur sa situation ; elles purent entrevoir seulement qu'il avait, au début, réussi dans quelques affaires, qu'il avait fait des achats avantageux de peaux & de cuirs, grand commerce de la Plata, mais que la suite n'ayant pas répondu aux prémices, il tournait ses vues vers d'autres opérations.

« C'est une pauvre tête, disait madame Ternoy, ma fille ne doit pas compter sur son appui. Quand Dieu m'appellera à lui, ce n'est qu'à votre amitié, Marcelle, que je recommanderai ma famille... »

Marcelle, en effet, avait déversé sur Henriette & ses filles tout le trop plein, d'un cœur aimant à qui manquaient les liens terrestres. Sa famille vivait loin d'elle ; leurs rapports, demeurés bons, n'étaient pourtant ni fréquents ni intimes ; les amies de sa jeunesse, la plupart heureuses, bien mariées, n'avaient pas besoin de son dévouement ; les pauvres l'occupaient, mais il lui restait encore, après l'aumône, après la part abondante & généreuse faite aux malheureux, une réserve de sentiments propres au bonheur d'autrui & dont Henriette profitait. Son infortune, son délaissement la désignaient à l'amitié de Marcelle. Et celle-ci, en la comblant, se trouvait encore redevable envers elle ; n'avait-elle pas aimé Charles ? n'avait-elle pas envié d'avance celle qui devait être sa femme ? ces souvenirs, dans une âme délicate, donnaient à



Henriette des droits éternels à l'affection & aux services de son amie.

Les jours & les mois se passaient sans calamités, sans événements remarquables; les enfants grandissaient & passaient de l'enfance à l'adolescence en traversant ce beau portique de la première communion; Madame Lethiers se formait de plus en plus au travail & parvenait à gagner assez facilement ce qu'il fallait à sa vie modeste; Pauline ne changeait pas, elle demeurait sérieuse, fidèle à un souvenir, à un absent, mais elle ne témoignait cette affection inébranlable & profonde que par les soins dont elle entourait l'aïeule paralytique; ces deux êtres, aux deux extrémités de la vie, existaient du même sentiment; elles attendaient toutes deux les lettres & la présence de Richard; lettres rares, mais énergiques & respirant l'espoir; celles de Charles devenaient de moins en moins fréquentes, à mesure qu'il s'enfonçait dans des affaires plus ténébreuses & dans des régions peu explorées. Henriette lisait ses lettres, soupirait, les repliait, & plus son mari semblait courir après l'illusion de la fortune facile, plus elle s'attachait au travail régulier, infatigable, qui désormais faisait l'honneur & le repos de sa vie. Point de mirage pour elle, mais un but fixe : élever ses enfants & leur léguer un nom sans tache. Et à mesure que les jours se passaient, que les jeunes filles se formaient au labeur & devenaient grandes, intelligentes & bonnes; à mesure que les dettes se payaient, que l'horizon s'éclaircissait, la blessure de son cœur s'apaisait & elle jouissait des biens que le ciel lui avait laissés : l'amitié, l'amour maternel & une piété plus profonde qu'aux jours de sa jeunesse, car, ainsi que l'a dit excellemment Ballanche : « *Le malheur est une vocation vers Dieu.* »

Charles était parti depuis sept ans quand madame Ternoy mourut après une courte maladie; ses enfants la pleurèrent, car elles savaient que de tendresse cachait cette âme de mère sous une apparence froide & rigide; Pauline surtout garda longtemps une grande tristesse, & ce ne fut qu'après bien des semaines écoulées qu'elle dit à sa sœur, à qui elle s'était réunie :

« Quand tu écriras à ton frère Richard, annonce-lui la mort de notre pauvre mère.

— Je l'ai fait, » dit simplement Henriette.

Elles ne parlèrent pas entre elles des pensées que pouvait éveiller la liberté rendue à Pauline; mais plus que jamais l'arrivée du facteur fut tous les jours une secousse. Il apporta enfin une lettre venue d'outre-mer, à l'adresse de madame Charles Lethiers.

## IX.

### L'ESPOIR.

« Je suis très en retard avec vous, ma chère sœur; votre dernière lettre m'a cherché à Canton; ne m'y trouvant pas, elle est venue à ma suite jusqu'à Manille (île de Luçon, archipel des Philippines), où je me suis définitivement établi. J'ai eu assez de

bonheur durant mon séjour en Chine, j'ai amassé une somme qui m'a permis de fonder ici une factorerie de cotons & de bois précieux; mon commerce est en grande voie de prospérité; je touche à la fortune, & j'y arriverai si Dieu me laisse encore quelques années de vie. Mais, chère Henriette, je ne tiendrai beaucoup ni à la fortune, ni à la vie, si je dois être seul, toujours seul. Votre dernière lettre me fait voir de nouveaux horizons. Votre sœur, que j'ai toujours regardée comme ma fiancée, est libre de son sort par la mort de votre mère; se souvient-elle des promesses qu'elle m'a faites & voudra-t-elle les tenir?... »

« Je puis lui offrir dans ce pays, un des plus beaux du monde, une situation que madame Ternoy elle-même aurait approuvée; nous passerions ici, selon qu'elle le voudrait, ou quelques années ou notre vie entière. Si elle consent à devenir ma femme, je pars aussitôt pour l'Europe (avec quelle joie!), je l'épouse & je la ramène; je m'estimerai le plus heureux des hommes, & je l'aimerai assez pour lui rendre douce la patrie de l'exil. Elle sera heureuse, je vous le jure, & je vous supplie, ma bonne sœur, s'il en était besoin, de plaider ma cause auprès d'elle.

« J'attends votre réponse avec anxiété. Embrassez vos enfants pour moi; si j'ai le bonheur d'être appelé par un mot de vous, leur oncle, le Chinois, leur apportera de jolies choses pour faire pardonner sa peau basanée & ses cheveux un peu gris. Adieu, Henriette, dites à Pauline que j'ai toujours gardé la fleuriste cueillie aux bois de Phalempin, & que si, depuis ce temps-là mes cheveux & mon teint ont changé, mon cœur est resté toujours le même. Adieu.

« Votre frère affectionné,

» RICHARD LETHIERS.

« Manille, 25 novembre 18... »

« Eh bien? demanda Henriette à sa sœur. Faut-il répondre, & que faut-il répondre? »

— Qu'il vienne! je l'attends.

— Et tu iras au bout du monde, dans ce pays presque sauvage?

— Pas si sauvage, puisqu'il y a des églises & des villes. Et toi-même, ne serais-tu pas allée partout avec ton mari?

— Oui, il est vrai, lui dit Henriette; je vais écrire sur l'heure, & dans quelques mois, tu seras madame Richard Lethiers, tu seras deux fois ma sœur! Viens, montons auprès de grand'maman; nous lui dirons que son fils revient, ce sera une dernière joie dans sa vie, un petit rayon avant la nuit. Quel malheur que tu doives t'en aller avec lui!

— Nous reviendrons, répondit Pauline, nous reviendrons bientôt; nous ne prolongerons pas notre séjour là-bas, dussions-nous ramasser des millions; faut-il donc tant d'argent quand on aura tant de bonheur?

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



# LA PARESSE

**A**Rio-Janeiro, dans un palais aussi splendide qu'une résidence royale, quatre négresses se promenaient chaque nuit, se relevant d'heure en heure comme les soldats qui montent la garde; elles portaient sur un oreiller de dentelle une petite fille qui ne voulait pas dormir dans un berceau, & quand une des promeneuses, fatiguée, s'arrêtait un instant, l'enfant jetait des cris perçants, & une voix impérieuse disait aussitôt à l'esclave de marcher.

Durant le jour, cette enfant était bercée dans un hamac de soie, dont les mailles légères laissaient passer l'air, renouvelé à chaque seconde par des coups d'éventail.

Une gouvernante anglaise avait la surintendance du service de mademoiselle Blanche de Brégis, âgée d'un an à peine, & dont la maison était montée à l'instar d'une maison de prince héréditaire; une nourrice portugaise se trouvait servie avec autant de soin que son précieux nourrisson; deux femmes de chambre françaises confectionnaient les vêtements de Dona Bianca, & quatre négresses la portaient, la berçaient, la traînaient & l'éventaient.

Quand l'enfant était réveillée & parée, on la présentait en grande pompe à une jeune femme étendue sur des divans de satin, entourée de transparentes gazes qui la préservaient de l'approche des moustiques, & éventée par des nègres qui, tenant dans chaque main des éventails de plumes, établissaient autour d'elle, par la combinaison de leurs mouvements, un double courant d'air. De temps à autre, un esclave traversait les galeries en lançant, à l'aide d'un arrosoir à pression, de l'eau glacée, qui s'évaporait en atomes plus insaisissables que la vapeur d'un brouillard matinal. La jeune femme, qui régnait en reine fainéante dans le palais, effleurait de ses lèvres les joues de sa fille, puis la renvoyait bien vite, en recommandant à la gouvernante d'en avoir bien soin, & l'anglaise répondait que *mademoiselle* serait servie comme elle devait l'être.

Cinq années se passèrent: Bianca avait appris à dormir dans un berceau, mais elle savait à peine marcher, on la promenait dans un palanquin; ses

maines n'avaient jamais rien porté; elle parlait anglais & français, mais on n'entendait pas dans le palais ce joyeux babil de l'enfance qui réjouit le cœur d'une mère, comme le premier chant des oiseaux réjouit la nature au printemps. Bianca n'était ni exigeante, car toutes ses volontés étaient prévenues, ni gourmande, car tout ce qu'elle aimait se trouvait toujours à sa portée, ni colère, car elle n'avait pas l'énergie nécessaire pour se fâcher, ni désobéissante, car personne au monde ne lui avait jamais donné un ordre; elle ne vivait pas, elle croissait à l'abri de tous les orages, comme une plante dans une serre chaude, & on pouvait douter que cette enfant, qui n'avait rien de l'enfance, eût la faculté de sentir & de penser. Ses grands yeux bleus ne s'arrêtaient sur rien; son vague sourire ne s'adressait à personne, & elle restait des jours entiers dans un état de torpeur qui eût été effrayant, si parfois une réponse nette & précise n'était venue révéler une intelligence précocce.

Un soir, couchée dans un hamac, elle respirait sur une terrasse, l'air tiède & embaumé; ses femmes la berçaient doucement & la croyaient endormie, quand, tout à coup, elle se redressa & écouta un son lointain. Son regard s'anima, sa bouche s'entr'ouvrit & pour la première fois de sa vie, elle parut sortir de son engourdissement perpétuel; le son harmonieux se rapprochait; bientôt même il parut sortir des massifs du jardin, puis il cessa & Bianca s'écria:

« Encore ! »

Une de ses femmes courut à l'extrémité de la terrasse, une autre s'élança sur le perron pour envoyer des valets à la recherche du musicien invisible, & une troisième voulut bercer Bianca pour engourdir sa volonté qui venait de faire un effort surhumain. Bientôt après, un pauvre chanteur ambulant parut au pied du palais; une harpe accompagnait sa voix jeune & vibrante, & il chantait, mieux que ne chantent ordinairement les artistes qui ont pour théâtre le pavé des rues. Durant une heure, il joua tout ce qu'il savait jouer, & quand il s'arrêtait un instant pour reprendre haleine, Bianca s'écriait:



— Encore ! Toujours !

Plus d'une fois le musicien, exténué de fatigue, avait tendu son chapeau pour obtenir son salaire & son congé, mais on n'osait pas le laisser partir, & la gouvernante se décida enfin à aller prendre les ordres de sa maîtresse. Elle revint avec de l'or que l'enfant jetait au malheureux, qui resta toute la nuit sous ses fenêtres. Elle écoutait avec ravissement, & des larmes roulaient parfois sous ses paupières.

Le lendemain, le chanteur errant faisait partie du personnel attaché à Bianca, & bientôt après, un compagnon lui fut adjoint, car elle voulait entendre de la musique sans cesse, & plus elle en entendait plus, la passion de l'art se développait en elle.

Les années se succédèrent sans apporter aucun changement à la vie de l'enfant, qui marchait à peine & qu'on berçait toujours. A dix ans, elle n'avait rien appris, pas même à lire : toujours entourée d'esclaves soumis, elle ne commandait que du regard, & malgré son goût pour la musique & ses instincts pour la comprendre, jamais un son n'était sorti de son gosier, jamais elle n'avait posé sa main sur un instrument. Aucune autorité ne pesait sur elle ; sa mère l'aimait sans avoir ni la force ni le désir de s'occuper d'elle, & son père, créateur d'une immense fortune, était absorbé par un travail continu. Vingt ans plus tôt, il abordait sur les côtes du Brésil, sans autres ressources que son énergie & sa jeunesse : intelligent & actif, n'ayant rien à perdre & tout à gagner, il s'était jeté hardiment dans des spéculations où il n'apportait qu'un savoir-faire inné en lui & une chance qui surmontait tout. Bientôt il put rembourser ses associés, & depuis lors, il voguait à pleines voiles vers la fortune, sans autre pilote que lui-même & sans autre boussole que son étoile. L'or attirait l'or & les millions roulaient dans ses doigts. Il choisit pour compagne la fille d'un négociant, qui lui avait, au début de sa carrière commerciale, confié des capitaux. Belle comme le jour, indolente comme une créole, faible comme un roseau, madame de Brégis était plutôt une chose qu'une femme. A ses yeux, le bonheur se résumait dans les jouissances procurées par le repos & l'argent. Elle dormait quinze heures sur les vingt-quatre, & ne désirait rien que des parures & des esclaves, n'avait aucun vice & aucune vertu, aimait son mari en raison & en proportion du luxe dont il l'entourait, & sa fille parce qu'elle était une partie d'elle-même & ne lui avait jamais causé ni fatigue ni embarras. Madame de Brégis personnifiait l'égoïsme, un égoïsme naïf, se montrant à nu en toute occasion. Indifférente aux événements, ignorante & inintelligente, elle ne savait que choisir des parures & ne prenait intérêt qu'aux changements de la mode, mais elle était douée aussi richement au physique que déshéritée sous le rapport moral : contrairement aux femmes de son pays, elle restait jeune en dépit des brûlantes

saisons qui passaient sur sa tête, & son mari la regardait toujours avec admiration, se reposant l'esprit près d'elle, car, en face d'une nullité aussi complète, toute conversation était impossible.

Bianca promettait d'être jolie comme sa mère & monsieur de Brégis, habitué à considérer une femme seulement comme l'ornement d'une maison, ne pensait pas que l'oisiveté dans laquelle on élevait cette enfant, pouvait nuire à son bonheur futur. Déjà elle avait la langoureuse attitude de sa mère, & son immobilité de corps & d'esprit, avec cette différence que, chez elle, les facultés intellectuelles n'étaient pas absentes, mais endormies.

Monsieur de Brégis avait toujours formé le projet de retourner en France aussitôt que sa fortune serait faite ; d'avance il s'était posé une limite en se promettant de ne pas la dépasser, puis il s'était laissé aller au courant qui l'entraînait, & quand il se souvint qu'il devait s'arrêter, il était si riche que de nouvelles richesses ne lui eussent servi à rien. Il éprouva alors cet ardent désir de revoir le sol natal, désir que nul ne peut comprendre s'il n'a senti le poids de l'exil ; dégagé des soucis de l'avenir, il retrouvait les souvenirs du passé debout & vivants dans sa mémoire, & il s'étonnait d'avoir pu vivre si longtemps loin de son pays.

Un jour donc, il partit pour l'Europe, emmenant avec lui sa femme & sa fille, indifférentes l'une & l'autre au changement de leur destinée. A son arrivée à Paris, il acheta un hôtel dans les Champs-Élysées & un château sur les bords de la Seine. Bientôt on parla du nabab qui semait l'or sur son passage, & il ouvrit ses salons, dans lesquels on respirait un air exotique qui charme certaines gens. Bianca & sa mère conservaient toutes leurs habitudes brésiliennes, & au milieu du plus rigoureux hiver, on retrouvait chez elles une chaleur factice égale à celle des tropiques, & des négresses agitaient des éventails autour des divans, alors que les toits étaient couverts de neige & qu'on patinait au bois de Boulogne.

Bianca restait insouciant pour toutes choses ; la musique seule avait le pouvoir de faire vibrer en elle des cordes qui restaient muettes en face de tout autre stimulant. Chaque soir, son père la conduisait à l'Opéra ou aux Italiens ; elle retenait tout ce qu'elle entendait & le chantait en s'endormant. Un jour, elle fut vivement impressionnée par le succès d'une jeune fille qu'on avait applaudie dans un concert, & le lendemain les plus célèbres professeurs de musique lui donnèrent des leçons. Ses progrès furent rapides : elle joignait à une merveilleuse facilité d'exécution le talent de la composition ; elle improvisait en se jouant de toutes les difficultés, & n'avait pas même la peine de vaincre sa nonchalance habituelle, car elle savait & créait sans étude & sans travail.

Pour toute autre chose que la musique, son ignorance dépassait ce qu'on peut imaginer : elle lisait difficilement, écrivait d'une manière illisible



en bravant la grammaire à chaque ligne. Sa qualité d'étrangère & ses millions faisaient passer tout cela. Le monde souriait à sa beauté, à sa fortune, & toute autre qu'elle se serait enivrée de ses succès; mais sa mollesse la préservait de l'exaltation, & elle aimait le bien-être matériel & le repos plus que le monde, plus que le plaisir & plus que l'encens qu'on lui prodiguait. La paresse étouffait en elle l'amour-propre, & si parfois un éclair de vanité traversait son jeune cœur, elle se sentait fatiguée, & rejetait bien vite sa pensée dans le néant.

Bianca avait à peine quinze ans, que déjà on aspirait à sa dot; mais elle comprenait, qu'en se mariant, elle serait obligée d'adopter quelques unes des habitudes européennes, & elle repoussait toutes les demandes dont elle était l'objet, & plus elle se montrait rétive au mariage, plus elle était en vogue. Si tous les chercheurs d'or qui rôdaient autour de l'hôtel de Brégis avaient pu deviner le motif qui les faisait repousser, ils eussent inventé des raffinements de soins inconnus de Bianca elle-même. Ils eussent réclamé le droit de concourir, & de même que les ingénieurs & les architectes présentent des plans pour l'exécution d'un monument ou d'un travail, ils eussent présenté des programmes d'existence, & le *steeple* dont Bianca était le but & le prix eût été gagné par celui qui aurait le mieux compris les douceurs du repos. Mais nul ne devinait le mobile secret des dédains de mademoiselle de Brégis, car nul ne pouvait sonder les abîmes de cette nature créole dont les instincts étaient portés à l'excès. Admirablement belle & douée d'une grâce irrésistible, rien ne trahissait en elle l'impuissance de son organisation, & pourtant elle vivait en dehors de toutes les coutumes, & son indolence était plus qu'un défaut, plus qu'un malheur, c'était une infirmité. Jamais aucun ouvrage n'était sorti de ses mains; jamais elle n'avait tenu un livre, & quand, par hasard, elle voulait parcourir elle-même un volume, ce volume était posé sur un pupitre & une de ses femmes en tournait les feuillets; jamais elle n'avait ouvert une porte ni soulevé le couvercle d'une boîte; jamais elle n'avait cueilli une fleur. Bianca n'était pas une jeune fille, elle n'était pas une créature vivante, mais une statue que rien ne pouvait animer, car la musique la charmait seulement, & lors même que le piano vibrât sous ses doigts & qu'elle chantait avec une expression qu'on devait croire empruntée à une autre âme que la sienne, sa physionomie restait impassible & son regard endormi. Les années se succédèrent sans apporter aucune modification dans l'existence de Bianca, qui, n'aimant & ne désirant rien, traversait les fêtes & les plus beaux jours de sa jeunesse sans chercher une jouissance; indifférente à tout, âme glacée & imagination paralysée, elle laissait tomber sur les gens & les choses son regard languissant et ne s'apercevait même pas de l'effet produit par sa beauté, par les rayons d'or qui l'éclairaient de leur prestige, & les hommages dont on l'entourait

lui semblaient un juste tribut dont le paiement n'éveillait ni sa vanité, ni sa reconnaissance.

Un jour, monsieur de Brégis, qui, tout en ayant abandonné les spéculations, suivait avec intérêt le courant des affaires, reçut la visite de plusieurs capitalistes réunis pour tenter une entreprise, & qui venaient lui demander de se mettre à leur tête. Il commençait à s'ennuyer de son oisiveté; la solitude d'esprit dans laquelle il passait sa vie entre deux femmes engourdies, lui avait fait plus d'une fois regretter l'époque où il gagnait chaque jour le pain du lendemain. Ce ne fut pas le désir du gain qui le rejeta dans les spéculations, mais seulement le dégoût que lui inspirait le vide de son existence. L'affaire qu'on venait lui proposer devait doubler pour le moins sa fortune & ne présentait aucune chance de revers; il s'y lança donc sans crainte, jetant des millions dans une entreprise dont il voulait être le chef & le roi. Soit que les années, qui commençaient à marquer sur sa tête, ne lui eussent pas laissé l'énergie initiative de sa jeunesse, soit que sa veine fût épuisée, au lieu de monter comme autrefois les degrés de la périlleuse échelle qui conduisit à la fortune, il les descendit rapidement; alors, pris de vertige, il voulut combler l'abîme qui se creusait sous ses pieds & y jeta le reste de ce qu'il possédait.

Le désastre fut complet, & si monsieur de Brégis avait essayé de sauver un seul débris de sa fortune, son honneur serait resté dans le gouffre; aussi n'hésita-t-il pas un instant; il abandonna aux actionnaires, non-seulement ce qu'il possédait en France, mais encore des valeurs placées à l'étranger, dont personne ne soupçonnait l'existence, & se retrouva pauvre comme il l'était le jour où, trente ans plus tôt, il abordait sur le sol brésilien. Madame de Brégis & Bianca se montrèrent peu touchées d'abord d'un malheur dont elles se refusaient à mesurer l'étendue, & tant qu'elles demeurèrent dans leur hôtel, leur pensée ne s'arrêta pas sur les révélations que monsieur de Brégis s'était vu forcé de leur faire. Elles ignoraient ce qu'est la pauvreté, & n'imaginaient pas que l'or pût cesser d'arriver par poignées dans leurs mains. A leurs yeux, monsieur de Brégis n'était ni un époux ni un père, mais seulement un intendant actif & fidèle qui serait toujours là pour prévenir leurs désirs & les entourer du luxe oriental qui leur était plus nécessaire pour vivre que l'air qu'elles respiraient; mais quand elles se trouvèrent face à face avec la réalité, quand il fallut quitter leurs somptueux appartements pour habiter un petit entresol; quand une seule négresse dut remplacer les nombreux domestiques qui s'agitaient autour d'elles; quand un misérable fiacre vint les chercher, tandis que leurs magnifiques équipages quittaient les remises & les écuries pour passer chez d'autres maîtres, un désespoir horrible s'empara d'elles. Madame de Brégis criaït & se cramponnait aux murailles de la maison qu'elle ne voulait pas quitter, & Bianca, sans voix & sans mouvement, se



laissait emporter par les valets, qui la servaient pour la dernière fois. Leur départ rappelait celui des dynasties qui croûlent; leur palais des Champs-Élysées devenait la demeure d'autres princes de la finance, qui tomberaient peut-être à leur tour pour laisser la place à des successeurs plus heureux. Le fiacre, chargé de quelques malles, emmenant ces femmes éplorées & cet homme en proie à un sombre désespoir, roula entre les équipages & les chevaux qui emportaient au bois les beautés en vogue & les cavaliers à la mode. Bianca entr'ouvrit les yeux & aperçut, au milieu de cette foule animée & brillante, les rivaux qui l'enviaient la veille & les adorateurs qui se pressaient chaque jour à ses portières. Ils ne jetèrent ni les uns ni les autres un seul regard sur le fiacre qui traînait lentement ces trois victimes des caprices de la fortune, effacées désormais de leurs souvenirs & exilées pour toujours de la patrie du monde élégant.

Le fiacre s'arrêta rue Lavoisier, devant une maison de simple apparence. Monsieur de Brégis porta sa femme & sa fille dans un gîte auquel on ne pouvait même pas donner le nom d'appartement : une première pièce servait de salle à manger & de salon; deux chambres à coucher & une cuisine complétaient le logement qui allait abriter désormais les deux femmes dont la vie s'était écoulée jusque-là dans des palais. Monsieur de Brégis avait gardé, à titre d'emprunt, sur sa liquidation, la somme strictement nécessaire pour vivre pendant une année, & pour l'avenir, il comptait sur son travail; mais l'heure présente était horrible à passer; il considérait avec un morne désespoir l'état de madame de Brégis & celui de Bianca; l'une semblait ne plus avoir conscience ni du lieu où elle se trouvait ni des événements qui venaient de s'accomplir, & l'autre, en proie à des attaques de nerfs convulsives, se débattait entre les bras de la négresse. Monsieur de Brégis se reprochait amèrement son imprudence, & le remords envahissait son âme, éteignait son esprit & étouffait l'espérance dans son cœur. Ses idées se confondaient dans un épouvantable chaos, au milieu duquel il ne distinguait plus rien; il sentait son sang bouillonner & remonter par flots à son cerveau; il ne pouvait plus respirer, & les paroles qu'il voulait prononcer s'arrêtaient dans son gosier; pourtant il fit un suprême effort & dit d'une voix étranglée par les larmes :

« Ayez confiance en moi, prenez courage ! J'ai su conquérir la fortune que je viens de perdre, & dès aujourd'hui je vais me mettre à l'œuvre pour en reconquérir une autre. »

Les cris de madame de Brégis redoublèrent, & Bianca ne jeta pas même un regard sur son père.

« Écoutez-moi & pardonnez-moi, continua le malheureux; j'ai été coupable, mais je réparerai ma faute ! Dieu m'aidera si vous ne me repoussez pas ! »

Il s'avança vers sa femme & voulut lui prendre

la main, mais elle le repoussa avec horreur. Se retournant alors, il alla vers Bianca; il chercha dans son regard une lueur pour éclairer sa route, mais ce regard était inflexible, aucune émotion, aucune pitié ne faisait vibrer le cœur de la jeune fille. Monsieur de Brégis la considéra une minute en silence; un nuage obscurcit sa vue, il tomba foudroyé.

Le bruit de sa chute attira l'attention de Bianca, qui tourna lentement la tête de son côté; voyant qu'il ne se relevait pas, elle courut à son secours, mais il était tombé pour ne jamais se relever.

Quand mademoiselle de Brégis fut bien certaine que son père avait cessé de vivre, une révolution pour ainsi dire surnaturelle s'opéra en elle. Son âme chancelante se retrempa dans l'âme qui venait de quitter la terre; ce fut comme une transmission de volonté & de courage qui, du père, passait à la fille, à cette enfant restée sans appui & sans ressources, car pas un ami ne lui tendit la main, & des splendeurs de sa vie passée, il ne lui restait qu'un stérile souvenir !

Le pauvre mort fut conduit à sa dernière demeure sans autre escorte que la négresse. Mais, le lendemain, dès six heures du matin, Bianca, qui, pour la première fois de sa vie posait le pied sur le pavé, s'achemina vers la tombe de son père; elle y fit poser une croix de bois & planter quelques fleurs, puis elle s'agenouilla sur la terre humide & pria.

La fidèle négresse, Dominica, ne reconnaissait plus l'enfant qu'elle avait élevée. En quelques heures, la nonchalance & l'impuissance de la créole avaient fait place à une force active & courageuse qui voulait tout surmonter.

« L'âme de maître est passée en vous, maîtresse, dit Dominica, vous regarder & vous parler comme maître ! »

Bianca posa sa main sur son cœur, se demandant si, en effet, la volonté, l'intelligence & l'énergie de son père ne lui avaient pas été légués comme le plus précieux des héritages. Ce cœur battait violemment, agité par les émotions qui l'éteignaient & oppressé par la fatigue de la course rapide qu'elle venait de faire.

En quittant le cimetière, elle entra dans une église; un prêtre qui passa près d'elle fut frappé de l'expression désespérée de son regard; elle lut dans les yeux de ce prêtre un sentiment de pitié, & se levant aussitôt, elle lui dit hardiment qu'elle désirait lui parler.

L'abbé Courcelles n'était ni curé ni vicaire, mais un simple prêtre qui servait Dieu en remplissant près des malheureux le rôle d'une sœur de charité. Son visage vénérable appelait la confiance, & Bianca lui dit sans hésiter :

« Mon père est mort, je suis seule au monde avec ma mère; nous n'avons ni famille ni amis, & nous sommes ruinées ! Que dois-je faire ? »

— Vous devez prier le Seigneur de vous protéger, mon enfant, et travailler pour gagner votre vie.



— Travailler, répéta Bianca comme si elle essayait de comprendre le sens de ce mot ; travailler ! mais je ne sais rien faire.

— Vous savez coudre, broder ?

— Non.

— Qui donc êtes-vous ?

— Bianca de Brégis.

— Ah ! la fille du pauvre mort que nous avons enterré hier ?

— Oui.

— Alors une jeune fille, élevée comme vous avez dû l'être, doit trouver en elle-même plus d'une ressource ; vous avez reçu sans doute une brillante éducation, vous avez des talents ? »

Une espérance spontanée vint éclairer l'avenir qui, jusque-là, restait, aux yeux de Bianca, enveloppé dans de profondes ténèbres.

— J'ai un talent, dit-elle, oui, j'ai un talent !

— Lequel ?

— Je suis musicienne.

— Hélas ! mon enfant, c'est le moins utile des talents, car on rencontre des musiciennes à chaque pas, & pour tirer parti de la musique il faut être tout à fait artiste.

— Je suis artiste, » répondit Bianca.

— L'abbé sourit, mais la créole ne s'effraya ni ne s'offensa de son incrédulité. Un horizon immense & inconnu venait de s'ouvrir devant elle ; elle n'allait plus marcher à travers la nuit, car une route lui apparaissait au milieu des difficultés & des dangers de la vie ! Sillonnant d'abord une côte rapide, puis s'élargissant peu à peu, cette route traversait une contrée fertile, & Bianca la suivant fixait ses regards ardents vers le but & croyait déjà l'atteindre. Elle comprenait qu'elle avait gardé en elle une source de fortune ou tout au moins le pain de chaque jour, & déjà elle regrettait avec moins d'amertume les trésors qui, jadis, alimentaient ses plaisirs & entretenaient sa mollesse.

« Voulez-vous me venir en aide, reprit-elle, en me donnant les moyens de me servir du talent auquel vous ne voulez pas croire. Permettez-moi de jouer de l'orgue & vous en jugerez ensuite.

— Le curé peut seul vous donner cette permission, répondit l'abbé.

— Où est-il ?

— A la sacristie. »

Bianca remonta jusqu'au sanctuaire, poussa une porte étroite & se trouva en face du pasteur qui se disposait à dire sa messe.

« Monsieur le curé, s'écria-t-elle, je vous supplie de me confier un instant la clef de l'orgue ; oh ! ne me refusez pas, je vous le demande en grâce.

Il y avait quelque chose de si énergique dans sa prière & de si douloureux dans ses regards, que le curé, sans trop savoir ce qu'il faisait, lui tendit la clef.

« Vous savez, dit-il, qu'on ne doit faire entendre, sous cette voûte sainte, que de la musique sacrée.

— Je le sais, répondit-elle, & elle s'élança vers la tribune.

Bientôt l'orgue vibra sous ses doigts, & les fidèles qui priaient suspendirent leurs prières, car les sons qui venaient frapper leurs oreilles traduisaient bien mieux les aspirations de leur âme que les paroles qu'ils trouvaient dans leurs livres ou dans leur pensée. La voix de Bianca vint se mêler aux accords de l'instrument, c'était un chant céleste, l'accent radieux d'une espérance divine succédant au cri de la douleur humaine. On ne songeait pas au talent de l'artiste, on oubliait la voix entraînant de la jeune fille, on restait captivé, étreint par des accents supérieurs à la parole, à la mélodie. C'était la douleur traduite dans un langage inconnu, tour à tour plaintive, désespérée, gémissante, qui se relevait dans un cri de l'âme inspirée & triomphante.

L'abbé Courcelles ne savait plus s'il était sur la terre ou dans le ciel ; il se demandait si la triste enfant venue vers lui en suppliante n'était pas sainte Cécile descendue ici-bas pour éprouver sa charité. Le jeu & le chant de Bianca captivaient à un degré égal les musiciens consommés & les simples admirateurs de ce qui est beau, car la créole joignait au pouvoir inné de surmonter toutes les difficultés le charme le plus sympathique & le plus entraînant !

Elle joua longtemps, tantôt la musique des grands maîtres & tantôt ses compositions ; s'arrêtant enfin, elle se tourna vers le vieux prêtre, qui se tenait à quelques pas derrière elle, & lui demanda avec un accent suppliant s'il consentirait à la protéger.

— Votre talent, auquel je crois à présent, lui répondit-il, vous suffirait sans mon appui ; pourtant je m'emploierai avec plaisir à vous procurer des élèves.

Le mot *élèves* sonna désagréablement aux oreilles de la jeune fille, qui était bien décidée à exploiter son talent, mais sans se rendre un compte exact de ce qu'elle pourrait faire. Elle se vit entourée d'enfants ineptes ou rétives, entendit des notes fausses, & un tressaillement nerveux s'empara d'elle, puis son courage se ranima, car elle se souvint qu'il fallait à tout prix vaincre la misère.

L'abbé prit son adresse, & lui promit que, avant la fin de la semaine, elle aurait de ses nouvelles.

Quand elle rentra chez elle, sa mère était en proie à un désespoir d'enfant. N'ayant trouvé à son réveil ni Bianca ni la négresse, elle se croyait perdue, car elle n'était pas restée une minute seule dans tout le cours de sa vie. Bianca comprit qu'à l'avenir elle devait renoncer à se faire accompagner ; & si, au premier instant, la pensée de se trouver sans protection au milieu des rues la fit trembler, elle pensa que les agents de police échelonnés de tous côtés sont les gardiens de qui fait appel à leur secours, & elle sourit de sa terreur.

Tandis que Dominica allait chez le restaurateur voisin chercher un morceau de viande & une



omelette, mademoiselle de Brégis mit le couvert sur une petite table près de laquelle sa mère & elle s'assirent en face l'une de l'autre. Madame de Brégis, à la vue du frugal repas, éclata en sanglots & s'enfuit dans sa chambre, où elle resta toute la journée étendue dans son hamac.

Pendant ce temps, Bianca, penchée sur le bureau de son père, comptait ses ressources & calculait ses chances d'avenir comme monsieur de Brégis avait dû calculer les siennes, lorsque, trente ans plus tôt, il était parti pour l'Amérique. Elle avait trouvé dix mille francs dans la caisse de son père & elle les cacha au fond d'un tiroir à secret, sachant bien que si madame de Brégis les trouvait, ils seraient dépensés en quelques heures. Elle se dit qu'en donnant seulement six leçons par jour à cinq francs par leçon, cela lui ferait à peu près neuf mille francs par an, & avec ce chiffre, elle pouvait épargner à sa mère les privations les plus pénibles.

Elle commença par rassembler autour de madame de Brégis les épaves de leur luxe passé, puis elle parvint à faire servir un dîner dont l'élégante & dédaigneuse créole consentit à prendre sa part, & quand vint le soir, Bianca était brisée de fatigue; le souvenir de son père déchirait son âme; mais elle ressentait un contentement inconnu, & il lui semblait que cette journée si remplie était la première de sa vie. Elle trouvait dans l'énergie de ses résolutions un lien qui allait l'unir à son père, dont elle sentait l'âme errer autour d'elle; & quand elle cherchait une inspiration, une voix mystérieuse, sortant des profondeurs de sa pensée, lui indiquait le chemin qu'elle devait suivre; & comme l'avait dit la négresse, monsieur de Brégis semblait avoir légué son âme à sa fille.

Deux jours se passèrent dans l'attente. Bianca ne sortait que pour aller au cimetière & à l'église; elle priait & espérait.

Le troisième jour, l'abbé Courcelles parut; il avait trouvé deux élèves: une jeune Anglaise & un enfant de huit ans, fille d'un agent de change.

— Cela me fera dix francs par jour, dit Bianca; je suis très-contente de ce début, & je vous remercie de tout mon cœur.

— Cela vous en fera vingt, reprit l'abbé; si j'avais demandé moins, on n'aurait pas eu foi en votre talent. Quand vous connaîtrez Paris, mon enfant, vous saurez que ses habitants ont besoin d'être éblouis, quitte à payer leur éblouissement. Je vais continuer mes recherches, car deux élèves ne suffiraient pas.

— Merci, répondit Bianca; je prierai Dieu qu'il vous rende le bien que vous me faites.

Lorsque madame de Brégis apprit que sa fille allait donner des leçons, elle se mit à pleurer & lui défendit de faire une chose aussi inconvenante; mais Bianca lui ayant démontré qu'elles n'avaient pas d'autres ressources, elle essuya ses larmes, n'en parla plus, & dès le lendemain, la courageuse enfant se rendit chez ses élèves.

Elle fut d'abord reçue par une gouvernante vieille & sèche qui lui fit signe de s'asseoir près du piano & lui dit que miss Merington allait venir. La jeune Anglaise parut en effet, & inclinant la tête d'un air de hautaine protection, elle demanda à Bianca ce qu'elle devait chanter.

Bianca tremblait, & elle eut peine à articuler quelques mots pour inviter la jeune fille à chanter ce que bon lui semblerait, afin de donner un aperçu de sa méthode.

L'Anglaise dit d'une voix criarde une romance en vogue, dont elle exagérait les exagérations. Mademoiselle de Brégis la laissa continuer jusqu'au bout, puis hasarda ses observations, que la voisine d'Outre-Manche écoutait d'un air assez revêche.

— Chantez vous-même quelque chose, lui répondit-elle, afin que je puisse juger à mon tour si votre genre me plaît.

Bianca chanta, & bientôt une porte s'ouvrit & se rouvrit plusieurs fois: mister, mistress Merington & les jeunes Merington entraient les uns après les autres, attirés par la voix de Bianca & impassibles dans leur admiration.

— Oh! Eh! fort bien dit monsieur Merington: je donnerai une petite concert de *mioussique* pour faire entendre cette jeune maîtresse à tous mes amis. Je veux que ma fille il chante comme cela, je veux beaucoup de leçons, & je serai toujours là pour écouter, car cette *mioussicienne*, il chante mieux que l'Opéra.

Bianca, se souvenant de ses débuts, fit faire d'abord des exercices à son élève, puis lui fit chanter une romance, arrêtant les éclats trop hardis & essayant d'assouplir des sons qui ressemblaient au frottement de deux barres de fer l'une contre l'autre.

N'osant pas se retourner pour regarder la pendule, mademoiselle de Brégis resta une heure & demie chez les Anglais, qui lui firent promettre de revenir le lendemain & tous les jours suivants. Elle sortit satisfaite de ce premier résultat, & loin d'éprouver la sensation de honte qu'elle redoutait, elle éprouva, en recevant le cachet qui représentait dix francs, un juste orgueil, & il lui sembla que, du fond de l'éternité, son père lui envoyait sa bénédiction.

Elle se rendit chez l'agent de change, dont la somptueuse demeure lui rappela son hôtel des Champs-Élysées, mais au moment où elle posait le pied sur la première marche d'un escalier encombré de fleurs & garni de riches tapis, un valet lui cria brusquement:

— Par ici, s'il vous plaît; les professeurs montent par l'escalier de service.

Elle rougit & se retournant vivement vers le péristyle, elle allait sortir de l'hôtel, mais la raison fut plus forte que la colère; elle se dit qu'il faudrait à chaque pas de sa vie nouvelle, marcher courageusement sur son amour-propre, oublier à tout jamais les grandeurs du passé, & accepter sans



restriction des nécessités & l'amertume du présent.

Le valet lui ouvrit une porte cachée par un pan de tapisserie, la précéda dans un étroit escalier qui conduisait au premier étage, & l'introduisit dans une salle d'étude où l'on voyait pêle-mêle des livres, des cahiers & des poupées. Mademoiselle Rousseau, la future élève de Bianca, se débattait au milieu de ce désordre, entre les bras d'une bonne qui essayait en vain d'essuyer les mains tachées d'encre de l'enfant, & de lui persuader qu'il fallait changer de robe. La petite fille, ou plutôt le petit démon, frappait des pieds & des poings, refusant énergiquement les soins très-nécessaires qu'on voulait lui donner.

En voyant paraître Bianca, la bonne espéra trouver en elle une auxiliaire & lui adressa aussitôt la parole d'un ton de parfaite camaraderie. Bianca, étonnée, resta en face de la bonne & de l'enfant sans trouver un mot à dire. Enfin, une dame grande, forte & superbement vêtue, entra inopinément & s'écria :

« Que signifie ce tapage ? Vous me brisez la tête ! »

Puis apercevant Bianca, elle ajouta :

« Cette personne est sans doute la nouvelle maîtresse de piano. Qu'on commence de suite la leçon. »

Sans avoir même salué mademoiselle de Brégis, madame Rousseau se retira traînant majestueusement derrière elle une queue qui avait pour le moins deux mètres de long.

« Voulez-vous prendre votre leçon, mademoiselle ? » dit doucement Bianca.

La petite Lucie haussa les épaules, tira la langue & se mit au piano.

Ce piano, moins harmonieux qu'un chaudron, jeta, sous les doigts de l'enfant, des cris d'oiseau de nuit ; les cordes brisées, en se frottant les unes contre les autres, produisaient un second dessous semblable au bourdonnement de plusieurs mouches.

Bianca arrêta les petites mains sales qui frappaient sans frein & sans mesure sur le clavier.

— N'avez-vous pas un autre piano ? lui dit-elle.

— Il y en a deux tout neufs en palissandre dans les salons, mais on n'y touche pas.

— Alors il faudrait faire raccommoder celui-ci.

— Le *raccordeur* ne veut plus venir, dit la femme de chambre, il prétend que ce piano est une vieille *bringue*, et qu'il n'y a rien à en faire qu'à se chauffer avec, mais madame a répondu qu'il est bon pour la salle d'étude, & le fait est qu'en le revernissant il serait encore propre.

— Pourrai-je parler à madame Rousseau ? demanda Bianca.

— Pas aujourd'hui, c'est sa *réception*.

L'enfant continua son jeu sans écouter les observations ; elle ne savait rien, prétendait tout savoir, & répondait à sa jeune maîtresse par des grimaces & par des contorsions.

Au moment où la leçon finissait, madame Rous-

seau fit dire à Bianca de passer chez elle, & la reçut au milieu d'un cercle nombreux. Sans l'inviter à s'asseoir, elle l'interrogea sur le talent de sa fille. Bianca répondit que mademoiselle Lucie en était au point de départ, & que, pour obtenir quelques progrès, il faudrait un peu plus de bonne volonté de la part de l'enfant & un autre piano.

« On m'avait déjà dit, reprit madame Rousseau, que ce piano était usé, mais je pensais que c'était un *chantage*, car les fabricants d'instruments font des remises aux artistes qui les aident à vendre.

— Je ne choisirai jamais de piano pour mes élèves, & j'en aurai, par conséquent, aucun rapport avec les fabricants dont vous parlez, madame, répondit en rougissant Bianca ; d'ailleurs, il me semble que ce piano pourrait servir, ajouta-t-elle en montrant un de ceux auxquels Lucie lui avait dit qu'on ne devait pas toucher.

— Mais ce serait insupportable d'assister aux leçons.

— Je pourrais les donner le matin.

— C'est une idée cela ! je déteste de jeter l'argent par les fenêtres, & si vous pouvez venir avant midi, vous serez seule dans le salon. Essayez donc le piano. »

En entendant cette invitation formulée comme un ordre, Bianca fut sur le point de se révolter ; tous les regards étaient fixés sur elle, elle se sentait défaillir de honte ; pourtant elle accepta cette injonction, & pour toute réponse, elle défit ses gants & s'avança lentement vers le piano.

Elle joua, mais tandis que ses doigts couraient sur l'ivoire, des larmes silencieuses tombaient de ses yeux.

« Vous avez un beau talent, dit madame Rousseau, qui jugeait ce talent plutôt par l'admiration des auditeurs que par ses propres impressions. On dit que vous chantez aussi ; chantez-nous quelque chose, cela amusera ces dames. »

Bianca chanta, & la puissance attractive de sa voix s'étendit jusqu'à madame Rousseau.

On applaudit & on entourait la jeune fille.

« Mademoiselle, lui dit une femme âgée, dont l'aspect à la fois gracieux & vénérable séduisit Bianca, donnez-moi votre adresse, je vous prie, & dites-moi quand je pourrai vous rencontrer.

— Ne prenez pas la peine de venir chez moi, madame, répondit Bianca, veuillez, au contraire, m'indiquer le jour & l'heure qui vous conviendront pour me recevoir.

— Demain à deux heures, si vous êtes libre. »

Et la vieille dame remit à Bianca une carte sur laquelle elle lut rapidement : marquise de Sillery. »

Rentrée dans son modeste gîte, mademoiselle de Brégis se coucha sans dîner, car les émotions de la journée avaient épuisé ses forces ; puis, n'étant pas habituée à marcher, elle éprouvait une lassitude infinie, & ne pouvait pas maîtriser sa faiblesse physique comme elle domptait les révoltes



de son amour-propre & les instincts de son indolence.

Madame de Brégis, qui, depuis le matin, n'était pas sortie de son hamac, sourit dédaigneusement quand Bianca lui dit qu'elle avait, dès ce premier jour de travail, gagné vingt francs. Qu'était-ce, en effet, que vingt francs pour une femme dont les mains étaient habituées à jeter l'or par poignées.

Le lendemain, Bianca se réveilla contente & reposée; c'était douloureux de chanter sur la tombe à peine fermée de son père, mais ces chants, s'ils étaient entendus par lui, devaient lui sembler un hommage rendu à ses exemples, & Dieu bénissait sans doute le travail de la jeune fille qui allait expier chèrement son oisiveté passée.

Avant d'aller chez miss Merington, Bianca se rendit rue Saint-Dominique, chez la marquise de Sillery, dont le petit hôtel était arrangé avec luxe, mais sans faste. Un valet de chambre attendait mademoiselle de Brégis au pied de l'escalier, &, après lui avoir fait traverser un vaste salon, il l'introduisit dans un boudoir dont les portes s'ouvraient sur une serre.

Madame de Sillery avait soixante-dix ans, mais elle était si savamment arrangée en *jolie vieille*, qu'on pouvait lui en donner soixante à peine. Sa robe de satin carmélite tombait autour d'elle en plis moelleux; un ample vêtement garni de dentelle enveloppait sa taille restée souple en dépit des années, & un bonnet de blonde mêlait ses reflets argentés à ceux de ses beaux cheveux blancs. Elle ne se leva pas en voyant entrer Bianca, mais elle l'accueillit avec un doux sourire, lui tendit la main & la fit asseoir près d'elle.

« Mon enfant, lui dit-elle, il faut pardonner à une vieille femme d'être curieuse & indiscreète : j'ai désiré causer avec vous pour savoir votre histoire, car vous devez en avoir une.

— Bien triste, madame.

— Voulez-vous me la raconter ?

— Nous étions très-riches, nous sommes devenus très-pauvres ; mon père est mort de chagrin, & je cherche à gagner quelque argent pour faire vivre ma mère.

— Ceci est l'histoire de bien des gens, mais

le charme qui est en vous donne à cette situation un intérêt tout particulier. On m'a dit votre nom; êtes-vous des Brégis d'Anjou ?

— Mon grand-père habitait Angers ; lui aussi était ruiné ; mon père partit pour l'Amérique du Sud, où il sut se faire une fortune considérable.

— Perdue par un coup de Bourse, n'est-ce pas ? Ah ! c'est affreux la Bourse, le gouvernement devrait la fermer !

— Mais je crois que le gouvernement en a besoin, dit en souriant Bianca.

— C'est possible, mais sur certains sujets j'ai, voyez-vous, de vieilles idées à moi, & je ne comprends pas certaines nécessités des temps actuels. Autrefois, chacun vivait avec ce qu'il possédait sans chercher des mines d'or, mais aussi sans risquer le patrimoine héréditaire dans de hasardeuses spéculations. Pour en revenir à ce qui vous concerne, chère enfant, je vous dirai que j'ai un ardent désir de vous être utile, & si vous acceptez la proposition que je vais vous faire, vous me ferez plaisir. Je reçois tous les vendredis ; quelques vieux amis viennent ici passer depuis trente ans leurs soirées, entraînant à leur suite, les uns un fils, les autres une nièce ; enfin il y a chez moi des jeunes gens & des jeunes femmes qui doivent s'ennuyer prodigieusement, j'en ai la conviction, & il ne tiendra qu'à vous de transformer ce monotone salon ; si vous le voulez, tous les vendredis, en revenant du bois, j'irai vous chercher, nous dînerons ensemble ; le soir vous nous ferez un peu de musique, & quand mes invités seront partis, mon cocher vous reconduira chez vous. Si vous trouvez que cent francs soient suffisants pour vos honoraires, nous fixerons cette somme par soirée.

— C'est trop, madame, dit Bianca, quatre cents francs par mois, c'est trop !

— Je trouve, au contraire, que ce n'est pas assez ; ainsi, puisque vous n'avez pas d'autre objection à me faire, notre marché est conclu, & vendredi prochain, à six heures & demie, ma voiture sera à votre porte.

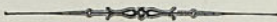
Comtesse de MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)





## LE PATRE ET SA VACHE



L'éclat du jour baissait, j'allais à travers champs ;  
Des sillons dépouillés la ligne monotone  
Devant moi s'étendait, & le soleil d'automne  
M'envoyait ses rayons couchants.

Un pâtre avec sa vache, attardé dans la plaine,  
Sur l'horizon en feu se détachait en noir,  
Attendant, pour rentrer à la ferme prochaine,  
Les ombres tombantes du soir.

L'enfant était joueur ; sa compagne docile  
Se prêtait de son mieux à son amusement ;  
Elle le laissait faire avec un air tranquille  
Et le regardait doucement.

Des humides naseaux approchant son visage,  
Quelquefois sur le dos le pâtre se couchait,  
Et la vache, oubliant l'attrait du pâturage,  
Avec tendresse le léchait.

Alors, l'enfant joyeux, pour mieux lui faire fête,  
Pressait sa vieille amie entre ses petits bras ;  
De peur de le blesser, elle ne bougeait pas,  
Et n'osait relever la tête.

Puis, il s'éloignait d'elle et suivait au hasard  
Quelque nouvelle idée en sa cervelle éclore ;  
Et la vache levant son paisible regard,  
Semblait rêver à quelque chose.

Cependant le soleil au couchant avait fui ;  
Dans la brume du soir je les vis disparaître,  
Lui, marchant le premier avec des airs de maître,  
Elle, cheminant après lui.

ANATOLE DE SÉGUR.





## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

---

### CANARD AUX NAVETS

Flambez le canard et troussiez les pattes en dedans; après qu'il est bien épluché, vous mettez un peu de beurre dans une casserole avec une cuillerée de farine; faites-la roussir de belle couleur et mouillez avec du bouillon; mettez-y ensuite le canard avec un bouquet garni, un peu de sel, gros poivre. Faites cuire également, avec le canard, des navets coupés proprement. S'ils sont durs, vous les mettez en même temps que le canard; s'ils sont tendres, vous ne les mettez que lorsque ce dernier est à moitié cuit. Quand votre ragoût est cuit à point et bien dégraissé, mettez un filet de vinaigre et servez à courte sauce.

..

### GAUFRES (RECETTE HOLLANDAISE).

Prenez un litre de lait, mettez y un bâton de canelle & un zeste de citron; laissez infuser pendant deux heures, faites bouillir le lait, en y laissant ces deux ingrédients; ôtez-les quand le lait bout, & délayez avec ce lait 250 grammes de belle farine; délayez & travaillez bien cette pâte; faites roussir un bon morceau de beurre frais, ajoutez-le à la farine, mettez-y une cuiller à café de levure de bière & cinq jaunes d'œufs; battez bien; battez les cinq blancs, délayez-les dans un peu de lait chaud, mêlez à la pâte; il faut que cette pâte soit assez liquide pour ne pas rester attachée à la cuiller.

Beurrez le fer-à-gaufres, & faites-les cuire sur un feu de bois très-clair. On sert avec du sucre en poudre.

..

### CRÈME AU CHOCOLAT GLACÉE.

Quatre tablettes de chocolat à la vanille; faire cuire dans un peu d'eau, ajouter pour 5 centimes de lait; faire cuire; y mêler trois jaunes d'œufs;

passer cette crème; ajouter une feuille de gélatine blanche; ajouter, quand la crème est refroidie, trois blancs battus très-serré, sucrer ces blancs d'œufs (ils prendront mieux), graisser avec un peu d'huile d'olives un moule (le renverser & l'égoutter), y verser la crème, mettre à la cave, dans de l'eau de puits ou dans de la glace. — Ajouter à la glace une forte poignée de sel gris. Il faut sept ou huit heures pour que la crème soit prise.

..

### SOUFFLÉ DE CRÈME DE RIZ.

20 centimes de lait, quatre cuillerées de crème de riz, délayée dans le lait à froid; faites cuire jusqu'à l'ébullition à consistance de bouillie; ajoutez deux jaunes d'œufs, & quand la crème est refroidie, ajouter deux blancs en neige; beurrer avec du beurre très-frais le fond d'un plat qui aille au four, & bien mélanger la préparation, & mettre au four pendant un quart d'heure. Feu vif.

..

### NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES

Lorsque les dentelles noires, même les plus belles et les plus neuves, s'entachent de moisissures, & contractent l'odeur renfermée, étendez votre dentelle et trempez un mouchoir de batiste ou de toile fine; dans un peu d'eau jaunâtre, formez une espèce de tampon, humectez, appuyez, frottez un peu, vous enlèverez facilement toutes les taches, quels que soient leur importance ou leur nombre, Mettez ensuite au soleil, s'il y en a, faites sécher et prendre l'air plusieurs jours, et votre dentelle aura repris toute sa beauté.

Les taches pourront revenir encore une fois, et même deux; recommencez la même opération, et elles ne reviendront plus.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

ENFIN, j'y suis rentrée, Florence, dans ce bien-aimé Paris... mais, hélas! dans quel affreux état l'ai-je retrouvé... Des ruines, ma pauvre chère, partout des ruines, depuis la Bastille jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, depuis les hauteurs de Montmartre & des Batignolles jusqu'aux extrémités du faubourg Saint-Germain.

Il était pourtant si beau, notre Paris, si brillant, si élégant, si joyeux !

Comme le soleil éclairait gaiement ses rues & ses places à cette époque de l'année! comme il faisait étinceler les clochetons & les dômes de ses églises & de ses palais!... Que les arbres de ses squares & de ses parcs étaient verts & ombreux!... Que les vitrines de ses magasins étaient coquettes, fascinatrices avec leurs splendides étalages, leurs étoffes soyeuses si artistement drapées, leurs mille riens tentateurs, groupés avec tant de goût & de savoir-faire, que les plus sages s'arrêtaient charmés pour les admirer! — Et sa population, cette population qui vient de s'entre-tuer d'une manière si horrible, comme elle paraissait insouciant & heureuse de vivre au milieu de ces splendeurs!

Il y a un an, rien qu'un an, ainsi était Paris. — Il y a deux mois, rien que deux mois, tout s'y effondrait, s'y écroulait dans une épouvantable catastrophe.

L'incendie, illuminant les rues de ses clartés sinistres, avait remplacé le beau soleil printanier; les dômes & les clochetons, au lieu d'étinceler sous de joyeux rayons, s'écroulaient avec un fracas terrifiant; on pillait, on profanait les églises, on égorgait les prêtres, on fusillait à l'ombre des massifs touffus des squares; on campait sur les gazons verts, & les vieux arbres, respectés par tant de générations parisiennes, tombaient hachés sous la mitraille. Les bombes & les obus transperçaient les maisons & faisaient éclater en mille pièces les vitrines élégantes; le sangrougissait les pavés; le pétrole incendiaire coulait à flots; la population effarée, affolée se cachait au fond des

caves, essayait vainement de s'enfuir ou s'entretuait derrière les barricades; & des femmes, des enfants versaient le poison aux défenseurs de l'ordre & propageaient l'incendie avec une intrépidité féroce...

Ne te semble-t-il pas, comme à moi, Florence, que tout cela n'est, ne peut être que le plus horrible des cauchemars?... Et, cependant, rien de plus rigoureusement réel; ces ruines de notre pauvre Paris, hélas! sont là pour le prouver à chaque pas.

— Veux-tu, amie, que nous les parcourions ensemble, ces ruines? Déjà une plume aimée des abononnées du *Journal des Demeiselles* leur a fait faire ce triste pèlerinage... mais depuis cet instant l'aspect en est un peu modifié, & puis se l'ass-tu jamais de revoir, tant qu'il en reste vestige, ce qu'on est appelé à regretter si longtemps peut-être?

Par où commencerons-nous? Si tu le veux bien, ce sera par le logis de notre bonne & dévouée Thérèse qui n'a pas un seul instant quitté Paris ni son vieux père, & qui m'a avoué pourtant avoir failli mourir d'effroi, la brave petite poultronne, pendant ces jours de fusillade & de terreur.

« J'aurais doublement tremblé, ajoutait notre amie en me racontant ses frayeurs, si ma jeune sœur avait été là; mais une de nos parentes avait bien voulu emmener Pauline hors Paris, & il ne me restait à craindre que pour mon père, qui, en vieil & intrépide soldat qu'il était, enragait de ne pouvoir se joindre à l'armée de Versailles, mais, grâce à Dieu, ses rhumatismes & sa fille sont parvenus à le retenir dans son fauteuil. »

Thérèse habite, tu le sais, les hauteurs des Bagnolles, au coin d'une rue. Des fenêtres de sa chambre à coucher, on apercevait le mont Vélarien; de la cuisine, les buttes Montmartre; de son balcon, avec une longue vue, Clichy-la-Garenne, Levallois, Asnières, etc. Tu juges si les terreurs de la pauvre petite ont été souvent justifiées.

Bref, il ne lui est rien arrivé, ni à son père non plus, rien qu'un ennui très-vif, un vrai petit chagrin. Un joli meuble ancien, que notre amie con-



servait comme une relique en souvenir de sa mère, à laquelle il avait servi de corbeille de mariage, fut mis en pièces par un éclat d'obus qui ne fit aucun autre mal dans l'appartement.

« Je pleurais de regret devant ce cher vieux meuble, me racontait à ce sujet Thérèse, quand la pensée me vint que ce même éclat d'obus aurait pu tout aussi bien tuer mon père... Alors je ne songeai plus à pleurer, je t'assure, mais à remercier Dieu, qui m'avait épargné une pareille douleur au prix d'une simple contrariété. »

C'est ainsi, Florence, que notre Thérèse sait se résigner à toutes les épreuves qui peuvent lui survenir. Je lui demandais un jour son secret pour cela.

« Je prends toujours les choses par leur meilleur côté, me répondit-elle en souriant, & je mets au pire ce qui aurait pu m'arriver, afin de me consoler de ce qui m'arrive. »

Le moyen est bien simple, mais c'est son application qui ne l'est pas.

Mais, Florence, revenons donc à notre triste promenade à travers les décombres.

Voici d'abord, en sortant de chez Thérèse, sur la place Clichy, la statue du général Moncey, le défenseur de cette partie de Paris lors de la première invasion. Elle fut achevée & inaugurée tout juste au moment où la guerre éclata de nouveau avec la Prusse, & reçut immédiatement le baptême du feu, la pauvre statue!... mais elle supporta bravement & sans vaciller sur son piédestal, les balles, les obus & les boulets qui y laissèrent pourtant quelques déchirures.

La-bas, sur le côté, non loin de la porte Maillot, sont les ruines de Neuilly, si charmant l'été; de Levallois, dont je n'en dirai pas autant à coup sûr!... Puis les restes de ce qui fut l'avenue de l'Impératrice & de ce ravissant bois de Boulogne, notre chère promenade d'autrefois. Hélas! hélas! Florence,

Nous n'irons plus au bois,  
Les arbres sont coupés!...

Ne te paraît-il pas navrant, ce refrain que nous chantions si joyeusement lorsque nous étions petites filles?

Plus loin encore, à deux pas des beaux ombrages que les nécessités de la guerre n'ont pu respecter, ces toits effondrés, ces gouffres bédants, ces pans de murs noircis, & debout comme par miracle, ce pêle-mêle indescriptible de débris de toutes sortes, c'est Auteuil, ce sont ses riantes villas si recherchées des artistes et des rêveurs... Passy est moins endommagé. Quant aux Ternes, qu'on disait d'abord en cendres, je crois qu'il y a eu surtout beaucoup de carreaux cassés... Il y a longtemps déjà qu'ils sont remis.

Mais quoi, notre arc de Triomphe, ce gigantesque souvenir d'un temps plus glorieux n'a pas même été respecté par les boulets?

Et les Champs-Élysées avec leurs fontaines, leurs riantes corbeilles fleuries, leurs cafés-concerts, leurs baraques en pleint vent, l'amusement des badauds grands & petits, qui les eût reconnus il y a un mois?

Nous voici à la place de la Concorde. Que de ruines, bon Dieu! que de ruines encore... D'ici l'on aperçoit de longues murailles percées à jour & à demi écroulées & noircies : c'est ce qui nous reste des Tuileries, de ces majestueuses Tuileries commencées par Catherine de Médicis, embellies successivement par Henri IV, Louis XIII, Louis XIV & Le Nôtre; habitées par l'infortuné Louis XVI, par Bonaparte, premier consul, puis empereur; par la famille de Bourbon, d'Orléans, par Napoléon III. Les Tuileries enfin, qui ont résisté aux fureurs populaires de 1830 & de 1848, & qui viennent de s'effondrer misérablement sous le pétrole des incendiaires de 1871.

Les vandales n'ont pas même eu pitié du fameux marronnier du 20 mars! Ils l'ont criblé de balles! Heureusement cette cruelle année finira tout comme si elle avait été prospère, & le printemps reviendra cicatriser les blessures de ce tronc vénérable autour duquel tourbillonnèrent tant de rondes enfantines. Pourquoi ne peut-on espérer que toutes les douleurs causées par cette abominable guerre du dedans et du dehors se cicatrissent aussi aisément!...

En attendant, il est bien triste, ce beau jardin des Tuileries. Plus de gazons, plus de fleurs, plus de jeux... Des centaines de chevaux qui broutent les pelouses & piétinent les massifs; des soldats qui ont dressé leurs tentes sur la terrasse et se livrent, sous les yeux du public, à une foule d'occupations pittoresques; d'inexorables grilles qui soir & matin restent fermées aux bambins désorientés, & n'ont pour horizon que des ruines, des ruines, & encore des ruines!

La rue de Rivoli, avec son ministère des finances à terre, est navrante à voir!

Et de l'autre côté de la Seine, ce n'est guère plus gai : c'est la rue de Lille, la rue du Bac, le carrefour de la Croix-Rouge, qui présentent aux yeux leurs monceaux de décombres, & les échafaudages dressés de toutes parts pour essayer de réparer les dégâts réparables, car dans ce quartier, chère Florence, je ne sais pas s'il est une seule maison qui n'ait reçu son petit éclat d'obus ou n'ait subi son petit commencement d'incendie.

Une ruine splendide entre toutes ces ruines, c'est celle de l'Hôtel de ville. Les premiers jours surtout, elle était réellement admirable d'horreur! Notre pauvre vieil Hôtel de ville!... N'est-ce pas terrifiant d'avoir à en écrire des choses pareilles?

Et encore, je ne t'ai pas parlé d'une foule d'autres monuments endommagés ou disparus... non plus que des magasins, des cafés, des théâtres, des maisons particulières, des bâtiments de tous genres brûlés, écornés, mis à sac; non plus surtout que des trop nombreuses & si nobles, si saintes









*Mouss et Fils, 20, rue de la Harpe, 20, Paris*

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

*Madrid*

*Coiffures de M<sup>me</sup> Joly, 6, r. Chauveau-Lagarde. Teinturerie Européenne, 26, R. Prissonnière. Machines à coudre de la Silencieuse, 30, r. Richelieu.*







victimies des événements de ces affreux huit jours. C'est horrible!...

Pourtant, au milieu de tous ces décombres, de ces misères, de ces deuils incalculables, la vie renaît peu à peu. Les magasins sont rouverts, les boulevards ont presque repris leur aspect d'autrefois, les étrangers affluent à toutes les gares, & les habitants de Paris y rentrent, à cette époque où, d'ordinaire, ils s'en éloignent. Chacun se réinstalle, comme il peut, chez soi, & tout en constatant maint & maint désastre, on commence à respirer librement, car on espère désormais de meilleurs jours...

Ah ! c'est que nous tous qui avons souffert & pleuré, vu notre existence bouleversée, notre avenir menacé, nous entendons en nous une voix consolante qui murmure : « La tristesse & la joie se tiennent par la main ; on n'est jamais si près de redevenir heureux que lorsqu'on est à l'apogée des larmes ! »

De même, mon amie, lorsqu'on est très-heureux, le malheur, hélas ! est souvent caché derrière la porte, guettant le moment d'entrer sournoisement pour nous voler ce bonheur.

Mais cette année du moins, chère Florence, je ne crois pas que les Français en général, & les Parisiens en particulier, aient beaucoup à craindre cette venue sournoise du chagrin : leur dette a été trop largement payée pour qu'ils aient grand'chose à redouter encore... Rassurons-nous donc, espérons franchement dans l'avenir, & surtout comptons sur le bon Dieu, qui sait, quand il lui plaît, faire pousser des fleurs jusque sur les ruines.

Ta dévouée  
JEANNE.

## MODES

Il est absolument nécessaire d'apporter de grandes réformes dans la toilette des femmes, & quoique nos conseils aient toujours eu pour mobile le bon sens & la raison, nous voulons encore les modifier, & condamner tout à fait les exagérations du luxe auxquelles la mode était arrivée les années précédentes.

Les grands désastres que notre patrie vient de subir doivent rester présents à notre pensée & nous servir de leçon pour l'avenir.

Il serait du plus mauvais goût, aujourd'hui, d'afficher un grand luxe de toilette au milieu de tous les deuils qui nous entourent.

Les couleurs voyantes doivent être abandonnées pour le moment présent. Une femme comme il faut peut certainement, quand elle en a les moyens, tenir à être bien mise, & surtout apporter beaucoup de soins & de bon goût dans ses ajustements ; mais nous lui recommanderons, par-dessus tout l'économie, & à ses filles la simplicité. Ceci sera d'un bon exemple.

Il est très-urgent de ne pas donner des goûts de luxe & de dépense aux jeunes filles ; pour cela il faut habiller très-simplement les enfants. D'autant mieux qu'ils sont cent fois plus jolis dans de petits costumes modestes qu'avec des falbalas.

Les garnitures si chargées & si compliquées des dernières années doivent être modifiées. On fait cependant encore des volants, surtout aux robes légères ; mais il faut simplement les ourler ou les border.

Les biais sont très en vogue, soit en étoffe pareille, soit en étoffe différente des costumes.

Le noir est plus que jamais porté.

Les costumes de grenadine & de gaze s'ornent beaucoup avec de la petite valenciennne blanche. On y met aussi des entre-deux à plat.

Quand on veut le costume tout noir, on le garnit de petites dentelles noires ou de guipures, quelquefois d'énfilés.

En voici un en gaze de Chambéry, rayure satinée, noir sur noir :

Le jupon a trois ruches en étoffe pareille, coupées en travers, de façon qu'une raie de satin fasse le bord de chaque côté. La seconde jupe, taillée un peu longue, pour former beaucoup de plis étant relevée, est ornée d'une ruche un peu moins grosse que celles du jupon.

Le corsage est ouvert et à longues basques fendues sous les bras. Les manches demi-larges. Le tout garni d'une ruche tout autour.

Dans l'intérieur des manches, on met une grande garniture blanche en valenciennne, guipure ou plissée de mousseline. La même chose dans le corsage.

On peut, si l'on veut, avec ce costume, mettre une ceinture de couleur.

Une large écharpe de foulard ou de crêpe de Chine se nouant autour de la taille, est ce qui va le mieux avec ce genre de toilette.

On peut remplacer la gaze de Chambéry par l'organdi satiné. Ce tissu est beaucoup moins cher, mais aussi moins élégant.

Le châlis est toujours très à la mode. On en fait de toutes les nuances. En général, on le garnit peu, quelquefois même pas du tout.

Le cachemire d'Ecosse, agréable à porter, s'emploie beaucoup pour costumes ordinaires. C'est très-solide & pas très-cher. J'en ai vu à 4 fr. 90 le mètre, sur 1 mètre 20 de large.

On peut prendre des nuances claires sans crainte, le cachemire se teignant admirablement bien.

Voici deux costumes de très bon goût :



L'un est gris perle avec cinq rubans de même couleur posés à plat sur le jupon. La petite jupe en a deux, & le corsage à basque à gros plis derrière en a un seul. Gilet de soie gris, un peu moins long que les basques, boutonné jusqu'au bas.

L'autre costume, marron, est fait de même.

A la place des rubans, ce sont des biais de grenadine marron.

Le gilet, en soie ou en laine, a des brandebourgs de grenadine jusqu'en haut.

Pour mettre avec le costume gris, un petit chapeau de paille noire, relevé par derrière. De côté, plume grise.

Pour le costume marron, un chapeau de paille brune à petits bords & calotte assez haute.

Il est bordé de faye. Grand voile de gaze enroulé autour, & de côté un nœud de faye retenant deux petites plumes de coq. Le tout marron.

Ce même chapeau en paille noire avec tous les ornements noirs est très-joli.

Le chapeau marin, quoique moins à la mode que l'année dernière, est toujours très-bien porté, surtout pour voyager.

Comme chapeau fermé, la forme Empire avec calotte un peu large & haute, est ce qu'il y a de mieux. On les orne beaucoup en hauteur, surtout avec plumes.

Toujours des chapeaux de dentelle noire.

Pour les petites filles, on fait d'assez jolis chapeaux niçois, ce qui les abrite bien du vent & du soleil. Ces chapeaux sont surtout pour la campagne & les bords de la mer.

On voit des costumes de voyage & de fatigue en mérinos beige, en petit drap & en tartan. Il y en a de gros bleu, de marron, d'autres à petits damiers noirs et blancs, avec larges bordures & franges. Ces costumes sont fort solides et ont un cachet de distinction & de simplicité.

Pour les bains de mer, on commande beaucoup de costumes en drap blanc. Cela se nettoie bien & ne s'altère pas à l'air de la mer. Quelques-uns se garnissent de velours noir, et d'effilés de laine blanche. D'autres sont tout blancs, avec gros boutons de nacre. Souvent le jupon est en taffetas ou en velours anglais noir.

Il y a cette année une quantité de percales de différentes dispositions. Des mille-raies avec larges bandes unies ou écossaises. De larges rayures, de gros pois, etc. Le tout à des prix avantageux.

La toile unie grise peut être ornée avec des galons de laine bleu, rouge, noire, etc. Cela se blanchit bien & convient aux jeunes filles.

La toile, le foulard, l'alpaga écru sont de ravissantes toilettes, surtout mélangés avec du brun. On peut les garnir en guipure écru, en biais d'étoffe pareille posés en long sur le jupon, & en rond sur la jupe, du bord de laquelle sortirait une frange de laine, de fil ou de soie. On place aussi sur ces jupons écrus des rubans ou des velours marrons en long. Ils doivent monter jusque sous la petite jupe.

J'ai remarqué un costume en gros canevas de toile brillante écrie qui m'a semblé charmant. Le jupon & le grand gilet à poches sont en cretonne à bouquets Pompadour sans garniture.

Le bas du jupon, du gilet & des poches bordé d'un ruban de soie bleue. — Boutons de soie bleue au gilet. La jupe, en toile, tout unie, très-bouffante. Large veste à basques doubles & découpées, comme aux vestes de petits garçons. Ce vêtement boutonne au col & s'ouvre largement sur le gilet. — Manches étroites.

On peut rendre ce costume plus facile à porter en remplaçant le jupon & le gilet Pompadour par un jupon & un gilet marron, soit en laine, soit en foulard.

Avec le costume Pompadour, chapeau de paille d'Italie, bordé & orné de rubans de faye bleue. Bouquet de roses, assorties aux fleurs du jupon de cretonne.

Si le jupon & le gilet sont marron, le chapeau doit l'être également.

C.

---

## VISITE DANS LES MAGASINS

---

### EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

En dépôt chez Philippe, 24, rue d'Enghien.

La pommade vivifique, connue depuis plusieurs années, & qui a produit de si heureux résultats, & l'eau préparée avec les mêmes suc végétaux, ne ressemblent en rien aux autres cosmétiques répandus dans le commerce; elles sont composées avec le plus grand soin par un chimiste distingué, qui a su les combiner de manière à leur donner tous les éléments nécessaires au traitement de la chevelure.

L'emploi de cette pommade prévient & arrête la chute des cheveux; l'eau vivifique sert à nettoyer les cheveux & les prépare à recevoir la pommade; en l'employant deux ou trois fois par semaine, on s'affranchit presque complètement de l'usage du peigne fin, qui est pour beaucoup dans la chute des cheveux. L'eau a aussi l'avantage d'empêcher la pommade de graisser les chapeaux & les coiffures.

Le cold-cream vivifique, composé par le même chimiste, se recommande aussi pour les soins à donner à la peau, tant pour le visage que pour les mains, qu'il blanchit & adoucit.



## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de campagne.* — Costume en foulard. — Robe de dessous en foulard rayé, garnie de ruches de la nuance de la rayure. — Tunique en foulard à semé. — Corsage à basque postillon, garni d'une ruche simulant revers. — Toque en paille anglaise, ornée de dentelle & de marguerites.

*Toilette de voyage.* — Costume en alpaga. — Juppon avec volant plissé surmonté d'un velours & d'un effilé en soie. — Tunique relevée sur les côtés. — Mantelet relevé au milieu du dos & retenu à la ceinture; la garniture simule un double collet. — Chapeau rond en paille belge, orné de dentelle, de roses & d'un nœud de ruban placé derrière.

*Toilette de petite fille de deux à quatre ans.* — Robe-blouse écossaise en sergé anglais; la robe est montée sur la pièce d'épaule par trois gros plis devant et quatre dans le dos; deux velours noirs sont posés sur la jupe, un sur la pièce d'épaule. — La manche courte, plate est également ornée d'un velours. — Une bande en batiste plissée de 3 ou 4 centimètres, est posée autour de la pièce d'épaule & remplace la chemisette; cette bande est festonnée. — Taillier en toile mexicaine, brodé en soutache de couleur ou en broderie russe.

### CINQUIÈME CAHIER

Pelote avec T. R. enlacés — Entre-deux — Entre-deux — Dessin soutache — Dentelle au crochet en travers — Voile de fauteuil en tulle — Dentelle tricotée — R. J. — Feston pour volant de robe — Parure pour jeune fille — Nappe d'autel, application — Sac de voyage, tapisserie par signes — Hotte-baguière ou porte-allumettes — Pliant — M. C. — Angèle — Garniture — Mouchoir — Alphabet assorti au mouchoir.

### PLANCHE V

#### PREMIER COTÉ.

Ceinture postillon.

Capulet n° 1, gravure 3793.

#### DEUXIÈME COTÉ.

Corsage à basque.

### PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

ET

#### TAPISSERIE PAR SIGNES

Dessins de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

(Voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, pour les différents jours de la dentelle Renaissance.)

#### PREMIER COTÉ.

1, Entre-deux. — Dentelle Renaissance.

2, Voile de fauteuil. — Filet brodé; le carré & la dentelle sont séparés par un cadre en ruban de satin.

3, Dentelle Renaissance.

#### DEUXIÈME COTÉ.

#### TAPISSERIE PAR SIGNES

Quart d'un dessus de guéridon.

On ajoute autant de fond uni qu'il est nécessaire pour la grandeur du guéridon. On peut ne pas le faire carré, suivre en uni les contours du guéridon & poser l'effilé au niveau du bord.

## LOGOGRIFFE

Hôte d'un lieu sauvage ou d'une basse-cour,  
Je sors d'un œuf, oiseau de ma nature;  
Ou d'un cerveau, comme Athénée un jour,  
Je suis éclos; je sers aux badauds de pâture;  
Pour le sage, je suis un objet de pitié....  
— Mais si vous retournez mon arrière-moitié,  
De la marche, du temps interprète inflexible,  
Je le fixe à vos yeux et vous le rends sensible.



## MOSAÏQUE

La désastreuse retraite de Russie, qui mit en deuil tant de mères, a vu à côté du courage stoïque, surhumain de Ney, d'Eblé, de Corbinau, de Drouot, des traits non moins sublimes d'amour & de dévouement. On vit une pauvre cantinière du 33<sup>me</sup> qui, à travers la neige, la glace, les frimas & les ennemis, porta sa petite fille, âgée de six mois & la préserva de tout mal. Elle en fut séparée à deux reprises & la retrouva, la première fois dans un champ, la seconde fois dans un village incendié, où une âme compatissante, une mère sans doute, l'avait déposée sur un lit. A la Bérésina, cette mère intrépide passa la rivière à cheval, dans l'eau jusqu'au cou & tenant son enfant au-dessus de sa tête. Elle la sauva & la ramena en France, sans que l'enfant eût attrapé un rhume.

Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité & la simplicité sont le meilleur manège du monde.

LA BRUYÈRE.

Rien n'est plus grand que l'édifice chrétien. Dieu a diminué tout le reste & nous sommes comme une cathédrale, debout & vivante, dans une solitude dévastée.

LACORDAIRE. (*Lettres.*)

Ne vous chargez pas d'une haine à soutenir; c'est un plus grand fardeau que vous ne pensez.

M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ.

La méfiance a bien aussi ses dupes.

M<sup>me</sup> SWEECHINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Qui aime bien, châtie bien.

## RÉBUS



1729 Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.







